ESSAI

SUR

L'AMÉNORRHÉE,

OU SUPPRESSION DU FLUX

MENSTRUEL.

ESSAI

SUR

L'AMÉNORRHÉE,

OU SUPPRESSION DU FLUX MENSTRUEL.

PAR A.-A. ROYER-COLLARD,
Médecin.

Medici toti non sint in curarum sordibus. (BACON.)

A PARIS,

Chez GABON et Compagnie, Libraires,
place de l'Ecole de Médecine.

AN X.

ESSAI

SUR

L'AMÉNORRHÉE,

OU SUPPRESSION DU FLUX MENSTRUEL.

PLAN DE L'OUVRAGE.

Les maladies des femmes ont toujours été regardées comme une des parties les plus importantes et les plus difficiles de la Médecine. Liées à un ordre de fonctions que la nature s'est plu à envelopper d'impénétrables mystères, elles empruntent encore de la faiblesse et de la susceptibilité générale du système, un double caractère

de gravité qui les rend souvent funestes, et de mobilité qui semble échapper tout à la fois à l'attention et aux remèdes. Aussi ont elles fait dans tous les tems, l'objet des recherches et des méditations des plus célèbres médecins. Non-seulement elles occupent une place considérable dans les traités généraux de médecine, mais on leur a consacré des ouvrages particuliers, uniquement destinés à les étudier et à les approfondir. Cependant au milieu de cette abondance, en quelque sorte stérile, il s'en faut de beaucoup, que le sujet soit entièrement épuisé. On n'a point encore établi d'une manière invariable les principes du traitement; on n'est pas même parvenu à fixer avec précision les caractères spécifiques de chacune de ces maladies. C'est qu'on a préféré les systêmes aux résultats de l'expérience, et qu'on a mieux aimé s'égarer dans de vaines et d'obscures théories, que de s'éclairer du flambeau toujours sûr de l'observation.

Ce serait donc rendre un service important au public et à l'art, que de donner une description de toutes les maladies propres aux femmes, fidèlement déduite d'un

grand nombre d'histoires particulières exactes, de tracer rigoureusement les caractères des genres et des espèces, et d'indiquer pour chacune une méthode de traitement uniquement fondée sur l'expérience.

En attendant qu'il se présente quelqu'un en état de remplir cette tâche aussi honorable qu'utile, nous avons essayé un travail semblable sur l'aménorrhée. Nous ne nous flattons pas d'avoir atteint le but, mais du moins nous l'aurons montré, et ce sera déjà un succès pour nous, que d'avoir appellé l'attention des observateurs sur une affection si commune, si funeste dans ses suites, et à laquelle viennent se rattacher la plupart des maladies de la femme.

Pour mettre quelque ordre dans un sujet aussi étendu, nous avons divisé cette dissertation en quatre chapitres.

Dans le premier, nous avons rassemblé plusieurs histoires particulières, extraites de différens auteurs, ou recueillies par nous, et destinées à présenter le tableau des variétés les plus intéressantes de l'aménorrhée.

Dans le second, nous avons placé l'his-

toire générale des suppressions menstruelles, tracée d'après les histoires particulières rapportées dans le premier.

Le troisième renferme quelques considérations sur le diagnostie et le pronostic.

Enfin, le quatrième indique les bases du traitement.

Nous ne parlerons point des suppressions déterminées par d'autres maladies, soit générales, soit locales, ni de celles qui dépendent d'un vice naturel, ou accidentel des organes utérins. Notre intention est de ne traiter que de l'aménorrhée primitive.

Nous écarterons tout ce qui est relatif à la rétention des menstrues et à leur cessation totale. Nous nous bornerons aux suppressions qui arrivent pendant le cours de la menstruation.

CHAPITRE I.

Histoires particulières de Suppressions menstruelles.

On trouve beaucoup d'observations d'aménorrhée dans les ouvrages de Médecine, mais on en trouve peu de bien faites. La plupart n'indiquent ni le tempérament des malades, ni leur genre de vie, ni les causes occasionnelles les plus probables. Souvent elles s'appésantissent sur des détails inutiles, et négligent les symptômes essentiels et caractéristiques. Nous avons choisi celles qui nous ont paru les plus précises, et en élaguant les nombreuses formules dont elles étaient surchargées, nous avons soigneusement conservé tout ce qui était relatif aux faits. Dans celles que nous y avons jointes, nous nous sommes principalement attachés à bien faire connaître la marche et les différentes formes de la maladie, et nous avons tâché d'éviter tout-à la fois et des répétitions fastidieuses, et une prétention à la concision qui dégenère quelquefois en obscurité.

Pour éviter la confusion, nous avons partagé toutes ces histoires en six Séries, distinguées entr'elles par la nature des symptômes prédominans. La premiére comprend les affections utérines ; la seconde, les fièvres ; la troisième, les phlegmasies ; la quatrième, les hémorragies ; la cinquième, les névroses ; et la sixième, les maladies lymphatiques.

Iere. SÉRIE.

Suppressions avec affections utérines.

1ere. *Observ. Suppression suivie de fleurs blanches.* Une dame, âgée de 30 ans, d'une constitution délicate, demeurait dans un lieu voisin de la Mer, y menait une vie fort sédentaire, et ne se nourrissait habituellement que d'alimens de mauvaise qualité, de poissons de mer, et principalement d'huitres. Ses règles diminuèrent peu-à-peu, et ne revinrent plus qu'à des époques irrégulières. En même temps, fleurs blanches très-incommodes ; pâleur de la face, maigreur générale ; tristesse ; inquiétudes sur les suites de sa maladie, et d'autant

plus grandes, qu'elle avait vu sa mère dans le même état ; accroisement progressif des symptômes. Au bout d'une année, Hofmann fut appellé. Il donna d'abord un doux éméto-cathartique pour débarrasser les premières voies ; ensuite ses pilules balsamiques mêlées à l'extrait de rhubarbe une fois par semaine. Dans les jours d'intervalle, il faisait prendre le matin trois ou quatre onces d'un vin aromatique. Il prescrivit en même temps des alimens sains et légers, et beaucoup d'exercice. (*Hofmann tom.* 3. *pag.* 355).

2e. *Observ. Suppression avec inflammation du col de la matrice.* Une dame de Lausanne, se trouvant à Genève à l'époque de ses règles, fut saisie d'une frayeur subite qui les arrêta. Peu de jours après, douleur extrêmement vive dans les parties sexuelles. Fabrice l'ayant examinée de concert avec un autre médecin, trouva le col de la matrice attaqué d'une inflammation très-considérable. Il fit quelques injections, prescrivit les remèdes convenables, et la malade guérit parfaitement. (*Fabr. hild. cent.* 2e. *Observ.* 62)

3e. *Observ, Suppression, suivie de la gangrène du col de la matrice.* Une dame

de Geneve, frappée d'une frayeur subite à l'époque de ses règles, éprouva une suppression. Il en résulta inflammation et douleurs locales extrêmement vives. Quelques jours après, Fabrice fut appellé auprès d'elle avec un célèbre médecin de Genève. Il trouva le col de la matrice livide et gangréneux. Il y avait fièvre très-forte, et syncopes fréquentes. Ils ordonnèrent quelques remèdes, mais inutilement. Elle mourut le onzième jour de sa maladie. (*Fab. hild. centur.* 2. *Observ.* 64).

4e. *Observ. Suppression, suivie d'ulcère de la matrice.* Une femme, réglée abondamment pour l'ordinaire, eut une suppression. Il y eut peu après fleurs blanches, inflammation de l'uterus, puis ulcération de cet organe. La matière de l'écoulement était ichoreuse et sanguinolente. La malade succomba, après avoir éprouvé des douleurs atroces.

A l'ouverture du cadavre, on trouva un ulcère sordide, qui, répandu dans toute la cavité du corps et du col de l'utèrus, affectait encore son orifice externe, et la partie supérieure du Vagin. Il pénétrait même jusqu'au rectum. (*Sylvius, Disput. defluor. Albo.*)

5e. *Observation. Suppression, suivie de cancer de l'utèrus.* Une dame de Lausanne avait une suppression depuis deux mois. Elle commença alors à éprouver de la douleur et des symptômes d'inflammation dans les organes utèrins. Mais la pudeur lui ayant fait négliger sa maladie, il se forma au col de la matrice un abcès, qui dégénera bientôt en ulcère. Des médecins et des charlatans consultés tour-à-tour, lui indiquèrent divers remèdes, mais sans aucun succès. Deux ans après, Fabrice fut appelé auprès de la malade, avec un célèbre médecin de Lausanne. A l'aide du *speculum uteri*, ils virent le col de la matrice attaqué d'un ulcère calleux, inégal, fétide, livide, en un mot, cancèreux. (1) Un charlatan de Morges fit des promesses merveilleuses à la malade, et obtint sa confiance. Mais ayant fait usage de médicamens irritans, la douleur et la fièvre ne firent qu'augmenter, l'inflammation fut excessive; il y eut insomnie, perte totale d'appétit, défaillances, et la malade mourut

(1) L'auteur ajoute : *et nous nous gardâmes bien d'y toucher ; quod minimè nobis tangendun existimavimus.* On peut juger par cette phrase de l'état de la médecine externe à cette époque, et des progrès qu'elle a fait depuis.

peu de jours près. Fabrice fit l'ouverture du cadavre, et trouva tout le col de la matrice désorganisé par un ulcère cancèreux. (*Fabr. hild. cent. obs.* 63).

IIe. SÉRIE.

Suppressions, suivies de fièvres.

6e. *Observation. Suppression, avec fièvre inflammatoire.* Mademoiselle C*** âgée de 18 ans, parfaitement reglée depuis 15, d'un tempérament plus sanguin que lymphatique, jouissait d'une excellente santé depuis son enfance. Au mois de messidor de l'an 8, le second jour de sa menstruation, elle se lava les pieds dans de l'eau froide. Les menstrues s'arrêtèrent sur le champ. Une heure après, douleur gravative de la tête, rougeur du visage, horripilation légère. A ces horripilations succèda une chaleur uniforme, constante, halitueuse, un poulx fort, dur et fréquent; aucun symptôme gastrique ne se manifesta. — Le lendemain, même état; point de paroxismes; moiteur habituelle. On se contenta de lui ordonner quelques pédiluves et une boisson doucement acidulée.

Le 7e jour, sueurs abondantes, et cessation totale de la fièvre. Les menstrues reparurent à l'époque suivante et ont continué depuis avec la même régularité qu'auparavant.

7e. *Observation. Suppression avec fièvre gastrique continue, dégénerée en fièvre adynamique.* Mademoiselle M***, âgée de 20 ans, d'une constitution délicate, fut saisie subitement à la fin du mois de pluviôse de l'an 8, d'une frayeur vive et d'une chagrin violent et inattendu. Ses règles, qui coulaient depuis trois jours, s'arrêtèrent. Elle éprouva aussitôt des maux de tête continuels, un dégout invincible pour les alimens, et un vomissement qui se répètait, pour ainsi dire, à chaque instant, soit spontanément, soit qu'il fût provoqué par les boissons et le peu de nourriture qu'elle s'efforçait de prendre. Les matières rendues par le vomissement étaient quelque-fois verdâtres, plus souvent aqueuses et chargées de mucosités.

A l'époque suivante, point de menstruation, mais invasion d'une fièvre gastrique bien caractèrisée. On la fit vomir, et on laissa marcher la fièvre.

Sur ces entrefaites, son père fut attaqué d'une maladie mortelle. Le chagrin, l'inquié-

tude, les soins qu'elle voulut lui rendre, aggravèrent singulièrement son état.

Le médecin, qui jusques là n'avait vu que la fievre sans penser à la suppression, attaqua enfin directement celle-ci : emménagogues violens ; infusion de rue et de sabine pour boisson habituelle ; ellébore noir en poudre. La malade en fit usage pendant huit jours. Il en résulta des coliques atroces, des douleurs cruelles, une agitation extrême, des vomissemens continuels, et enfin une ménorragie effrayante. Une nouvelle frayeur vint mettre le comble à son mal. Elle fut sans connaissance pendant deux jours, et suffoquée par un étouffement qui menaçait à chaque instant sa vie. Une saignée du pied lui rendit l'usage de ses sens et la liberté de la respiration, mais augmenta la ménorragie. Il s'y joignit encore des hémorroides fluentes et des vomissemens sanguins renouvellés de tems en tems. Cependant la fièvre avait pris un caractère adynamique extrêmement prononcé ; les coliques utérines continuaient avec la même violence ; il y avait surdité complette et prostration absolue des forces.

On changea de médecin. Nouvelle méthode de traitement ; astringens à l'intérieur,

boissons alunées ; sucs d'orties ; réfrigèrans, applications de glace à l'extérieur. Succès de ces moyens ; diminution lente, mais progressive de la ménorragie ; diminution des coliques et de la fièvre dans la même proportion. Au bout de trois mois, il y avait une amélioration sensible ; la perte s'arrêtait par intervalles, mais le moindre mouvement, la plus petite émotion morale suffisaient pour la reproduire. On prescrivit une nourriture substantielle, des boissons à la glace, des alimens froids, un régime tonique, et un repos parfait. La ménorragie cessa enfin après six mois de durée et la santé se rétablit peu-à-peu avec les forces.

8. *Observation. Suppression, avec fièvre tierce.* Mademoiselle Ch***, âgée de 19 ans, d'un tempérament sanguin, se trouva exposée à une grande pluie pendant le mois de messidor de l'an 7, au moment de la menstruation. Il y eut suppression, douleurs et tiraillemens dans les lombes, céphalalgie, lassitudes, vomissemens fréquens, diarrhée par intervalles. Deux mois après, fièvre-tierce. On la conduisit à la campagne ; elle y fit beaucoup d'exercice, mangea abondamment du raisin, et fut saignée deux ou trois fois du pied. Au bout de six semaines, retour

des regles, et en même tems cessation de la fièvre et de tous les autres symptômes.

9e. *Observation. Suppression, avec fièvre tierce.* Mademoiselle P***, d'une constitution délicate et d'un tempérament nerveux, avait passé son enfance dans un état continuel de faiblesse. Dès l'âge de 7 à 8 ans, elle éprouvait des lassitudes, des syncopes; le moindre mouvement gênait sa respiration; elle avait un gout particulier pour le charbon, la poussière et en général pour les substances absorbantes. A 15 ans, Chlorose, perte d'appétit, ennui, recherche de la solitude, Mélancolie, larmes involontaires et cependant saillies de gaieté par intervalles; disposition à la colère; syncopes déterminées par la moindre odeur; appétits bisarres portés au plus haut degré et souvent accompagnés de vomissement; déviation de la colonne vertébrale, mais nulle affection du système glandulaire. Quelque tems après, accès hystériques, annoncés par des coliques utérines violentes, et marqués par des mouvemens convulsifs, la perte de connaissance, et le sentiment d'une boule, qui semblait partir de l'abdomen, et remonter jusqu'au larynx, où elle produisait la suffocation; fréquence toujours croissante de ces accès.

Au mois de germinal de l'an 5, première menstruation à l'âge de 17 ans et demi, après une saignée du pied, et des tranchées utérines insupportables. Elle dura 5 jours, et fut assez abondante. Trois mois se passèrent sant que les règles reparussent; mais amélioration sensible dans l'état de la malade; cessation de l'hystérie et des symptômes chlorotiques; retour des forces; redressement progressif de la colonne vertébrale.

A cette époque, nouvelle menstruation, précédée de coliques, mais venue spontanément. Le second jour, coup violent reçu sur la mammelle droite; frayeur; douleur vive; syncope et suppression. Aussi-tôt lassitude; céphalalgie; pesanteur de la tète; somnolence, perte d'appétit; cauchemar toutes les nuits, et retour des accès hystériques.

Le mois suivant, à l'époque des règles, accroissement des symptômes, et invasion de la fièvre tierce. Le médecin à qui la malade cachait sa supression, traita cette fièvre par le kinkina; mais elle résista opiniâtrement au spécifique, et se prolongea pendant quatre mois. Enfin, la malade avoua sa maladie première. Aussi-tôt Emménagogues irritans prodigués sans dis-

crétion ; infusion d'Armoise, de Rue et de sabine pour boisson habituelle ; ces mêmes plantes en poudre dans du café le matin à jeun ; pédiluves alcalins, vin chalybé. Pendant l'usage de ces remèdes, coliques utérines atroces ; douleurs lombaires intolérables ; fièvre continue, avec paroxysmes accompagnés de délire ; agitation incroyable ; insmonie absolue. Au bout de deux mois, ménorragie violente ; sang s'échappant par torrens et inondant tous les matelas ; accroissement excessif des coliques et des douleurs lombaires ; syncopes extrêmement fréquentes.

Alors on changea de traitement ; on multiplia les astringens et les réfrigerans, mais la perte n'en dura pas moins 28 jours avec la même abondance. A cette époque, elle commença à diminuer, et finit entièrement huit jours après. La malade était réduite à une faiblesse extraordinaire ; cependant un régime restaurant lui rendit insensiblement ses forces, et la menstruation devint à-peu-près régulière.

IIIe. SÉRIE.

Suppressions suivies de Phlegmasies.

10e. *Observ. Suppression suivie de frénésie.* Une femme d'un tempérament bilieux et sanguin, d'un caractère violent et emporté, ayant eu une querelle avec ses voisines au moment de ses règles, se mit si fort en colère, que le flux menstruel s'arrêta sur le champ. Dès le soir du même jour, agitation extraordinaire, délire, transport furieux : elle se jetta hors de son lit, et se livra à mille extravagances. Le médecin appellé lui trouvant le visage extrêmement rouge, et tous les signes d'une congestion sanguine vers la tête, conseilla la saignée du pied ; mais on ne put réussir à la faire ni de gré, ni de force. Il se borna donc pour le moment à une potion anodine. Lorsque la malade eut recouvré un peu de calme, on lui fit une large saignée à chaque pied. Son bon sens revint peu-à-peu, et elle finit par se rétablir entièrement. (*Act. de Copenh. ann.* 1673. *Observ.* 95.)

11e. *Observ. Suppression avec péripneumonie.* Une dame Anglaise se fit saigner

pendant qu'elle avait ses règles. Elle s'arrêtèrent, et le sang se porta au poumon avec tant d'impétuosité, qu'il lui survint, à l'instant des palpitations et des anxiétés terribles. On eut beau rappeller l'évacuation menstruelle par les saignées du pied, et lui donner tous les secours prescrits par trois médecins ; elle mourut de cet accident. (*Ac. Copenh. an.* 1673. *Obser.* 77).

12e. *Observ. Suppression avec engorgement du foie, et furoncles à la suite.* Mlle. de S....., âgée de 18 ans, d'un tempérament délicat et rendu plus irritable par le malheur, avait éprouvé quelques orages au moment de la première éruption menstruelle. Un frère et une sœur qu'elle aimait beaucoup, étant tombés dangereusement malades pendant l'été de l'an 6, elle en conçut la plus vive inquiétude, et leur prodigua les soins les plus assidus et les plus fatiguans. L'époque menstruelle arriva dans ces circonstances; elle éprouva les symptômes précurseurs des règles, mais les règles elles-mêmes ne parurent point. Depuis ce moment, douleur fixe et vive dans la région du foie, avec dureté et gonflement sensible au toucher ; perte d'appétit ; constipation ; insomnie. La malade n'avoua

point sa suppression au médecin. Celui-ci ne voyant que des obstructions au foie, ordonna de l'eau de veau mêlée avec la décoction de chicorée, et recommanda fortement l'exercice. Deux mois après, fièvre continue; formation d'un grand nombre de furoncles à l'épaule et au bras droits; panaris à la main droite, et enfin apparition spontanée des règles. Avec elles, disparurent et la fièvre, et le gonflement douloureux du foie, et tous les autres accidens.

13e. *Observ. Suppression suivie successivement de dyssenterie, d'engorgement de la rate, de furoncles, et de plusieurs phénomènes nerveux.* Mlle. D.. P.... d'un tempérament nerveux et sanguin tout-à-la-fois, âgée de 22 ans, avait été en proie jusqu'à 20 à de longs malheurs et à beaucoup de souffrances. Réglée difficilement à sa première époque, elle avait encore éprouvé depuis plusieurs irrégularités dans le cours de ses menstruations.

Pendant l'été de l'an 9, obligée de quitter bientôt des parens qui lui étaient extrêmement chers, elle en conçut un chagrin profond, qui commença à altérer sa santé, et à diminuer l'abondance et la facilité de

ses règles. Une frayeur, survenue quelque tems après, les arrêta subitement. Il y eut aussi-tôt perte d'appétit, lassitude générale, maux de tête continuels, vertiges fréquens. Une saignée du pied lui procura quelque soulagement.

A l'époque suivante, point de règles, mais invasion de dyssenterie, marquée par des coliques et un flux de sang très-abondant, et accompagnée de syncopes. Le second jour de la maladie, vomitif. Le troisième, ténesme insupportable; douleurs violentes; coliques atroces, se renouvellant de tems en tems, comme par des espèces de paroxysmes, et se terminant souvent par des syncopes; mouvemens et suffocation hystériques : du reste, peu ou point de fièvre, poulx presque naturel; point de symptômes gastriques. — Même état jusqu'au septième jour : des boissons mucilagineuses, des applications émollientes sur l'abdomen, et des lavemens adoucissans, où l'on mêlait quelques gouttes de laudanum liquide, composaient tout le traitement.

Le 8e jour, changement de scène : douleurs excessivement aigues pendant la matinée, et à leur suite syncope et perte de sentiment pendant près de deux heures. Des

excitans variés rappellèrent la malade à la vie; mais aussitôt après horripilations vagues; rougeur du visage; yeux animés; chaleur halitueuse; poulx dur, fréquent et développé; fièvre angio-ténique très-prononcée. En même tems, diminution des symptômes de la dyssenterie; disparition du ténesme; affaiblissement des coliques. Deux saignées et quelques bains de siège la soulagèrent beaucoup. Le 12e. jour, menstruation peu abondante, et avec elle cessation de la fièvre et de tous les autres symptômes.

La santé fut assez bonne jusqu'au retour de l'ancienne époque des règles, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de brumaire de l'an 10. Alors symptômes précurseurs d'une nouvelle menstruation, mais restés sans effet, et depuis ce moment, gêne de la respiration; impossibilité presque absolue de monter les escaliers; asthme convulsif, dont les accès se répetaient toutes les nuits; peu ou point d'appétit. Le 16 frimaire, jour correspondant à la nouvelle époque, nouveau travail menstruel; douleurs et tiraillemens dans les reins; tranchées utérines; pesanteur et lassitude des membres. Application de quelques sangsues à la vulve pour seconder ce mouvement de la nature; provocation des mens-

trues par ce moyen. Elles durèrent sept à huit jours, et emportèrent l'asthme convulsif avec elles.

Au commencement de nivôse, le retour de l'ancienne époque, marqué par des efforts menstruels imparfaits, ramena la gêne de la respiration, mais avec moins de force qu'auparavant.

Vers le milieu du mois, à la nouvelle époque, apparition spontanée des règles, mais pendant un jour seulement. Aussitôt après leur cessation, augmentation de la difficulté de respirer; douleur dans la région de la rate, avec gonflement sensible au toucher; sentiment d'un poids dans l'hypocondre gauche; tuméfaction des grandes lèvres et saillie des veines superficielles du même côté : accroissement progressif des symptômes par suite de contrariétés, d'ennui, et de l'inquiétude même que son état inspirait à la malade. — Prescription de bains, de promenades, de distractions; usage de décoction de saponaire et de chicorée coupée avec des eaux de Vichi. — Redoublement des symptômes à la fin du mois, vers l'ancienne époque de la menstruation.

Au 12 pluviôse, retour de la nouvelle époque annoncé par des coliques uterines

tres - violentes : potion anti - spasmodique pour les calmer, et application de sangsues, sur-tout aux grandes lèvres du côté gauche. Ecoulement sanguin tres - abondant par les piquûres ; sang jaillissant avec impétuosité par leurs ouvertures ; diminution de la douleur et du gonflement de la rate : menstruation, mais supprimée spontanément presque aussitôt apres son apparition. La nuit suivante, redoublement des coliques; syncopes. Nouvelle application de sangsues le lendemain ; écoulement aussi abondant que le premier, mais sans flux menstruel. La nuit, coliques bien plus atroces que celles de la nuit précédente, et prolongées plus longtems. On essaya de les appaiser en portant la malade dans le bain ; mais à peine y fut - elle entrée, qu'elle perdit connaissance, et délira pendant plus de trois heures. On la rappella à elle même à force d'excitans. Elle n'avait aucun souvenir de ce qui venait de se passer, ni même de ce qu'elle avait éprouvé la veille. Dès qu'elle fut dans son lit, invasion d'une fièvre inflammatoire très-vive ; céphalalgie ; rougeur du visage ; chaleur et moiteur générale ; force, fréquence et élévation du poulx. Les coliques avaient beaucoup

diminué ; cependant l'hypogastre était encore tendu, douloureux, sensible au toucher. On ordonna une infusion de fleurs de tilleul pour boisson, et des applications d'herbes émollientes et narcotiques sur le bas-ventre. Cet état dura 24 heures, après quoi les douleurs se dissipèrent, et le gonflement du côté gauche diminua. On reprit les bains et les eaux de Vichi. Quelques jours après, éruption de quelques furoncles sur la région latérale gauche de l'abdomen, et avec eux disparition totale du gonflement de la rate.

Au 10 ventôse, menstruation spontanée, précédée de quelques coliques modérées ; mais sa durée de trois jours seulement, et immédiatement après toux sèche, vive, se renouvellant à tous les instans, fatiguant extrêmement la malade et accompagnée de douleurs dans le dos et la poitrine, et de sueurs nocturnes très-abondantes. Bains tièdes tous les jours ; eau d'orge et de coquelicot édulcorée avec le syrop de violette ; extrait aqueux d'opium le soir, et même de tems en tems dans la journée, quand la toux était trop violente. Soulagement marqué à l'aide de ces moyens, diminution progressive de la toux et des douleurs de

poitrine, et enfin leur cessation totale. Promenades longues et fréquentes au retour du printems ; calme moral parfait ; augmentation de l'appétit.

Au 8. Germinal, Menstruation facile, abondante, prolongée pendant 12 jours, et accompagnée seulement dans les commencemens de quelques coliques supportables.

Depuis cette époque, amélioration de la santé toujours croissante, menstruation régulière, quelquefois cependant avec des tranchées assez vives. Lorsquelle n'est pas assez abondante, où qu'elle ne dure pas assez long-tems, démangeaisons violentes, mais éphémères, en quelque partie du corps ; maux de tête, et autres symptômes passagers. Une fois il y a eu écoulement sanguin par les oreilles, et une autre fois par les gencives. Du reste, la santé se soutient assez bien.

14e. *Observ. Suppression suivie de diarrhée périodique.* Une femme de la campagne, d'un âge moyen, accoucha heureusement d'un enfant. Ses règles revinrent quelque tems après, mais elle ne revinrent qu'une fois. D'abord elle se crut grosse, mais bientôt elle reconnut

son erreur. Au retour de chaque époque menstruelle, elle éprouva constamment depuis lors une diarrhée abondante. Cette diarrhée durait deux jours et quelque fois plus; elle était accompagnée des mêmes symptômes que l'évacuation sexuelle. Dès qu'elle était terminée, tout rentrait dans l'état naturel; le canal intestinal reprenait ses fonctions, et la santé était parfaite. Le médecin eut la sagesse de ne point troubler la nature, et il abandonna la chose à elle-même. (*Ephémérid. cur. nat.* 2e. *déc. observ.* 193.)

15e. *Observ. Suppression suivie d'ictère.* Une jeune fille de la campagne, âgée de 22 ans, forte, vigoureuse, mangeant beaucoup et avec un grand appétit, avait été parfaitement règlée depuis la première éruption menstruelle. Une fièvre épidémique étant survenue dans le pays, sa mère, et plusieurs personnes de la maison en furent attaquées. Elle les servit tous assiduement le jour et la nuit. Au moment même du retour des règles, la mère succombe. Sa fille désolée se jette sur son corps inanimé pour l'embrasser encore une fois, et lui dire un dernier adieu; elle se met ensuite en devoir de l'ensévelir. Le flux mens-

truel s'arrête : oppression violente de la poitrine ; lassitude des membres ; douleurs lancinantes dans l'abdomen, et ictère général. Quelques apéritifs unis à quelques légers purgatifs, et spécialement à la crême de tartre, dissipèrent tous ces symptômes. (*Eph. cur. nat. Décur. 3. observ.* 87.)

16e. *Observ. Suppression suivie de rhumatismes et d'affections arthritiques.* Une femme de 36 ans, mère de six enfans, d'un tempérament lymphatique, délicat, et cependant très-sanguin, avait toujours eu des menstrues abondantes et régulières. Ayant mangé des fruits acides, beaucoup de concombres, et s'étant exposée imprudemment à l'air frais du soir, elle fut attaquée d'une fièvre tierce, accompagnée d'anxiétés, de vomissemens, et d'une grande soif. Cette fièvre durait depuis quatorze jours. Le Médecin, après lui avoir donné des laxatifs et des évacuans, lui prescrivit un électuaire fébrifuge, dont le kinkina faisait la base. La malade, se voyant à son époque menstruelle, hésitait à le prendre ; mais le Médecin insista, et elle obéit. Le second jour qu'elle en fit usage, les règles furent supprimées ; la fièvre s'éteignit aussi peu de tems après. Depuis cette époque, mauvaise

santé ; diminution de l'appétit ; pâleur de la face ; maigreur. Cette suppression durait depuis huit ans, quand Hofmann fut consulté. Pendant ce tems, symptômes extrêmement variés ; douleurs rhumatismales dans les membres et dans le dos ; affections arthritiques ; de tems en tems excrétion de petits calculs urinaires ; langueur générale ; intumescence du ventre. Saignées, purgatifs, eaux minérales acidules, tout fut inutile. On lui conseilla ensuite des martiaux et des toniques, pris alternativement avec des purgatifs. Hofmann, voyant que la suppression était ancienne, et dépendait d'une constriction spasmodique habituelle des vaisseaux utérins, ordonna avant tout les humectans et les émolliens à l'intérieur, et les bains tièdes à l'extérieur. (*Hofmann, consult. et resp. méd. cent.* 2 *et* 3.)

IVe. SÉRIE.

Suppressions suivies d'hémorragies.

17e *Observ. Suppression suivie d'hémoptysie.* Une femme de 30 ans fut frappée d'une grande frayeur, au moment de

l'évacuation menstruelle. Suppression à l'instant ; anxiétés précordiales ; poids sur la poitrine ; palpitations de cœur très-considérables. A l'époque suivante, menstruation presque nulle, précédée d'une douleur tensive et compressive du dos et des hypocondres, d'un sentiment de resserrement et de pesanteur dans la poitrine, et accompagnée d'un peu de toux, et d'une expectoration sanguine, qui cessa d'elle-même au bout de quatre jours. Depuis ce tems elle éprouva regulièrement une évacuation sanguine plus ou moins abondante par les voies pulmonaires à toutes ses époques menstruelles. Pendant la grossesse, les règles et l'hémoptysie cessaient ; après l'accouchement, et même pendant la lactation l'hémoptysie reparaissait. Il n'en est résulté aucun inconvénient pour la femme ; sa santé n'en a point été altérée, et les différens remèdes qu'elle a employés pour faire cesser cet accident, ont tous été inutiles. (*Hofmann, tom. 2, pag. 207.*)

18e. *Observ. Suppression suivie de vomissement sanguin.* Une fille de 21 ans, d'un tempérament sanguin et pléthorique, avait ses menstrues supprimées depuis long-tems. Il lui prend tout-à-coup un vomissement de

sang qui dure trois jours. Les commères voisines l'attribuent à la rupture d'un vaisseau de la poitrine, prétendent que sa mort est certaine, et lui conseillent néanmoins d'arrêter ce vomissement avec de l'eau de menthe. Elle obéit et l'arrête en effet. Un mois après, retour du vomissement, et usage du même moyen. Les mois suivans, même phénomène, et toujours même remède. A la fin, abattement des forces; dépravation de l'appétit; maux de tête continuels; difficulté de respirer; pesanteur extrême des reins et des cuisses, et autres symptômes analogues à ceux des suppressions. Elle appelle le Médecin. Celui-ci examine attentivement toutes les circonstances, et reconnaît une déviation du flux menstruel. Alors formules apéritives extrêmement compliquées, suivant l'usage du tems; mêlanges de purgatifs, d'amers, d'aromatiques, d'emménagogues, et saignée du pied trois jours avant l'époque ordinaire du vomissement. Après cette saignée, électuaire apéritif et emménagogue; exercice corporel ordonné deux fois le jour; prescription d'un régime approprié. Le vomissement diminua, puis cessa entièrement lorsque les règles furent rétablies.

(*Eph. cur. nat. vol.* 9. *observ.* 101.)

19e. *Observ. Menstrues par les voies salivaires.* Une femme de la campagne n'avait jamais eu de menstrues, mais tous les mois et le plus souvent à l'époque de la nouvelle lune, elle éprouvait de la douleur et de la chaleur à la tête, et le lendemain elle rendait une grande quantité de salive mêlée de sang. Cet écoulement durait quatre ou cinq jours, et les maux de tête cessaient. Elle vécut ainsi depuis 15 ans jusqu'à 48, époque où tout disparut. (*Ephémér. cur. nat. déc.* 3. *observ.* 87.)

20e. *Observ. Menstrues par les voies urinaires.* Une religieuse avait ses règles supprimées. Depuis cette suppression, à chaque époque menstruelle, elle rendait beaucoup de sang avec son urine. (*Hollérius, op. pract. lib.* 1.)

21e *Observ.* — *Menstrues par l'anus.* Une femme de 41 ans avait eu régulièrement, pendant huit ans, ses règles par l'anus. Un accouchement laborieux avait déterminé cette déviation. On parvint à les rappeller par leur route naturelle. Elle devint grosse depuis, et les règles reprirent leur cours par l'anus. Elles étaient d'ailleurs d'une abondance si excessive, que la malade, épuisée,

mourut l'année d'après. (*Eph. Cur. Nat. 3e. vol. Observ.* 24.)

22e. *Observ. Menstrues par un ulcère.* Une servante avait au pied un ulcère, qu'on était parvenu à fermer. A l'époque de ses règles, il se r'ouvrit, et les menstrues s'échappèrent abondamment par cette ouverture. Ce phénomène se renouvella plusieurs fois. (*Thom. Barth. cent.* 1.)

23e. *Observ. Menstrues par une plaie.* Une fille de 20 ans se coupe profondément le doigt au moment où les régles allaient couler : effusion très-abondante de sang et suspension du flux menstruel. On cherche à fermer la plaie, mais inutilement. Un mois après, nouvel écoulement semblable au premier, et répétition du même phénomène les mois suivans. (*Eph. cur. nat. vol.* 15, *observ.* 86.)

24e. *Observ. Menstrues par la cicatrice d'une brûlure.* Une servante employée chez des distillateurs, enlevant sans précaution des résidus de distillation encore brûlans, en laissa tomber une partie sur ses pieds quelques jours avant son époque menstruelle. Aussi-tôt frayeur, douleurs excessives ; inquiétudes redoublées à la vue de l'escarre qui se forma. Elle était naturellement vive

et

et pléthorique. Ses règles furent supprimées pendant sept semaines. Ses pieds guérirent parfaitement dans cet intervalle ; mais il y avait oppression de poitrine et grande difficulté de respirer. Au retour de l'époque suivante, douleurs tensives et légèrement spasmodiques dans les pieds, et bientôt après transudation d'un sang vermeil et abondant à travers la cicatrice de la brûlure, et soulagement marqué par cet écoulement. Le Médecin rappella les menstrues à leur siége ordinaire, et la santé se rétablit parfaitement. (*Ephém. cur. nat. 3e. et 4e. cent.*)

25e. *Observation. Menstrues par les sueurs.* Une jeune fille de Norvége, à l'époque de la première éruption menstruelle, vit tout son corps se couvrir de tâches très-rouges et très-larges. Ces tâches étaient surtout remarquables autour des mammelles. Il y avait en même tems céphalalgie et odontalgie très-douloureuse. On lui donna des sudorifiques, qui déterminèrent une sueur sanguine très-abondante. Les tâches et les autres symptômes disparurent aussitôt. Les mois suivans, retour des mêmes phénomènes, usages des mêmes moyens, et avec le même succès. Elle se maria dans la suite, devint grosse ; les voies naturelles s'ouvrirent à la

suite de l'accouchement, et les règles ne souffrirent plus de dérangement. (*Eph. cur. nat. vol.* 13. *append.*)

26e. *Observation. Menstrues par une tumeur variqueuse.* Une femme de 38 ans, robuste et vive, devient enceinte, et perd son mari pendant sa grossesse. Chagrin; douleur profonde : fièvre quarte. Au 7e. mois de la grossesse, apparition d'une petite tumeur variqueuse sur le dos, au dessous de l'épaule droite. De légères frictions en firent sortir une petite quantité de sang séreux. Au bout de deux jours, cet écoulement cessa, et la petite plaie se ferma spontanément. A la fin du 7e. mois, la fièvre quarte durant toujours, accouchement prématuré, mais heureux, d'une petite fille. Les lochies coulèrent peu, et ne durèrent qu'un jour et une nuit, quoique la malade ne nourrit pas faute de lait. Alors la petite tumeur variqueuse du dos reparut, et s'étant rompue spontanément, il en coula du sang pendant plusieurs jours, sans douleur ni incommodité. Les mois suivans, l'évacuation menstruelle se fit régulièrement par les mêmes voies, et cessa entièrement par les voies naturelles. Du reste, cette femme n'éprouvait aucun symptôme grave, seulement un peu

de tension dans le dos à l'approche de l'époque menstruelle. (*Eph. cur. nat. cent. 7. observ.* 86).

27e *Observation. Suppression, avec hémorragies supplémentaires et phénomènes nerveux très-variés.* Une jeune fille de 16 ans, était suspectée de mal vénérien. On lui donna avec succès des pilules mercurielles, avec une décoction de bois sudorifiques.

Au bout de 9 mois, douleur tensive au bras droit; éruption d'un grand nombre de pustules, accompagnées d'une douleur pongitive, et bientôt après écoulement d'un sang vermeil par ces pustules. L'écoulement fini, disparition totale des pustules, sans même laisser aucune trace après elles, et en même tems cessation de la douleur du bras.

Un mois après, mêmes phénomènes, mais immédiatement suivis de la première éruption des menstrues. Le second mois, retour des menstrues, mais précédé de l'hémorragie ordinaire par les pustules du bras. On la saigna du pied; on lui donna divers émménagogues, et on parvint par ces moyens à obtenir des menstrues régulières et suffisantes sans hémorragie du bras.

L'hiver étant survenu, et le froid étant

rigoureux, dès que les doigts de la main droite en étaient saisis, il s'écoulait aussitôt du sang de leurs extrémités, sans aucune apparence d'ouverture ni de pustules. La chaleur du feu, l'usage de gants chauds, et le retour du printems firent cesser ces accidens, et pendant quatre mois les menstrues suivirent une marche régulière.

Au bout de ce tems, suppression; transudation sanguine à travers la peau des doigts de la main droite, sans qu'on pût y remarquer aucune ouverture, et renouvellement de cet écoulement tantôt tous les jours, tantôt de deux jours l'un, tantôt tous les huit jours seulement. Lorsqu'il avait lieu le matin, la malade éprouvait des vertiges dans l'après-midi; son visage devenait rouge; bientôt après le larynx paparaissait se soulever et formait une saillie considérable en avant, accompagnée de suffocation hystérique: le sang jaillissait ensuite de la partie antérieure du col, et tous les symptômes disparaissaient aussitôt.

Quelque tems après, gonflement considérable de l'hypocondre droit, avec douleur extrêmement vive. Des applications aromatiques le dissipèrent. On lui fit une

saignée du pied ; on lui ordonna des bains, des emménagogues, des anti-hystériques ; elle en obtint quelque soulagement, mais la suppression résista, et les symptômes, quoiqu'affaiblis, n'en attaquèrent pas moins successivement toutes les parties du corps.

Cet état modéré de la maladie, fit bientôt place à de nouveaux accidens : rougeur de la face, hémorragie nasale abondante, et pendant qu'elle durait encore, intumescence du larynx, comme auparavant, cédant également à un écoulement sanguin par la partie antérieure du col. Le même jour, nouvelle transudation sanguine par le bras droit et par le mollet de la jambe droite, et vers le soir, mouvemens spasmodiques dans tout le côté droit, sans perte de connaissance ; contractions alternatives des yeux, des lèvres, du col, des mains, des jambes ; gonflement extraordinaire de l'estomac. A dix heures, tout ce tumulte était appaisé ; il ne restait que paralysie du bras droit, impossibilité de l'extension du membre abdominal droit, gonflement de l'épigastre avec sentiment de cardialgie, et amauroze de l'œil gauche, seule partie de ce côté qui fût affectée. A l'aide de divers moyens, on rendit au bras droit sa mobilité, mais

l'intumescence de l'épigastre, la flexion continuelle et forcée de la cuisse droite, et l'amaurose de l'œil gauche persévérèrent.

Un mois après ou environ, l'œil gauche s'enfla tout-à-coup, des larmes de sang s'en échappèrent, mais la vue ne fut point rétablie pour cela. Vint ensuite une transudation sanguine à travers la peau qui recouvre le sac lacrymal gauche; puis hémorragie nasale, puis expectoration sanguine, puis de petits jets de sang qui s'échappaient des ongles de la main droite, et du côté cubital du bras droit. Le mollet droit s'enfla aussi, mais cette tumeur disparut sans sueur sanguine.

Deux jours après, frayeur, et à la suite, écoulement de sang par l'œil gauche, par la main et le bras droits, en suivant le trajet des grandes veines, mais en petite quantité.

Application d'emplâtres anti-hystériques sur l'abdomen; emménagogues; bains; anti-hystériques mêlés aux anodins. Enfin apparition des règles après deux mois de suppression, mais peu abondantes, et détumescence de l'abdomen. (*Comment. Van-swieten, tom. 4. Cette histoire, restée incomplette, a été tirée des manuscrits de Boerhaave.*)

VIe. SÉRIE.

Suppressions, suivies de névroses.

28e. *Observation. Suppression, suivie d'hypocondrie.* Une jeune veuve, d'un tempérament sanguin, d'une figure vive, fraîche et colorée, s'étant mise en route par un tems froid et pluvieux, eut ses regles supprimées. Aussitôt maux de tête violens, chaleur et rougeur du visage; perte d'appétit. A l'époque menstruelle suivante, pesanteur générale, douleurs dans les lombes et aux aînes; gonflement des veines; dégoûts; flatuosités; constipation; mal-aise après les repas. On lui donna des purgatifs et on lui fit une saignée du bras; elle en éprouva quelque soulagement. On lui prodigua ensuite une foule d'aperitifs, où se trouvaient mêlés quelques emménagogues. Enfin à l'époque des regles, on la saigna du pied; elles reparurent et sa santé se rétablit parfaitement. (*Forest. de Morb. mul. observ.* 4e.)

29e. *Observ. Suppression, suivie d'hypocondrie et de marasme.* Une veuve, âgée de 30 ans, s'occupait à recueillir du hou-

blon au moment de ses règles. L'odeur forte qui s'en exhalait, la saisit. Suppression; céphalalgie très-douloureuse; lassitude des membres; perte totale d'appétit; mauvaises digestions; langueur générale. Pendant trois mois, elle abandonna la chose à la Nature. Enfin devenue faible à l'excès, elle consulte le médecin. Il lui indique quelques remèdes; l'appétit lui revient un peu; son visage se refait; mais les règles ne reparaissent point. Le médecin emploie alors tous les moyens les plus propres à en provoquer le retour, saignées, bains, fomentations, fumigations locales, etc. Au bout d'un an, asthme convulsif; ennui de la maladie et des remèdes; marasme et mort lente. (*Eph. cur. nat. vol.* 15. *observ.* 87).

30e. *Observ. Suppression avec manie.* Une jeune fille de 20 ans, ayant la peau noire, d'une constitution sèche et grêle, d'un tempérament mélancolique, éprouve une suppression de flux menstruel. Cette suppression est bientôt suivie de la formation d'un ulcère à la cuisse, par lequel il s'ecoule, de tems en tems, un sang noir et épais. Au bout d'un an, les parens appellent Forestus. Celui-ci conseille d'évacuer la jeune fille, et de provoquer le

retour des règles, avant de s'occuper de la cicatrisation de l'ulcère ; il annonçe même que si l'on suit une marche contraire, des accidens graves, et peut-être la mélancolie ou la manie, pourront en être le résultat. On méprise cet avis, et on fait venir un chirurgien ignorant, qui ferme l'ulcère, sans avoir rien fait pour rappeller l'évacuation menstruelle. Immédiatement après, agitation extraordinaire de la malade ; perte totale de sommeil prolongée pendant des mois entiers ; délire continuel ; accès de manie furieuse. Tour-à-tour en proie à la tristesse, à la frayeur, à la colère, tantôt la malade s'élançait avec violence de son lit, et semblait menacer tous ceux qui étaient présens ; tantôt se croyant condamnée aux feux éternels et se sentant déjà dévorée par les flammes, elle poussait des cris horribles et lamentables. Modeste et retenue avant sa maladie, il lui échappait souvent dans son délire des discours licencieux et des gestes indécens. Elle demeura assez long-temps dans cet état. A la fin les parens effrayés rappellèrent Forestus. Il lui trouva le visage profondément altéré ; les yeux égarés ; tout le corps maigre et desséché. Elle se plaignait d'éprouver un feu brûlant

dans ses entrailles ; elle croyait avoir du souffre dans le corps, et en rendre la vapeur par la bouche. Son urine était peu abondante, claire ; un petit cercle noirâtre se faisait remarquer à sa surface. Elle n'avait point de fièvre ; son poulx était alternativement faible et dur. Elle ne prenait presque point de nourriture. Elle avait quelques intervalles où l'agitation était moindre ; mais le délire et l'insomnie ne l'abandonnaient pas un instant. Forestus ordonna une saignée au pied droit : on lui tira huit onces d'un sang extrêmement noir. Cette seule opération suffit pour déterminer l'apparition des menstrues, et leur rétablissement fit cesser tous les symptômes de manie. Bientôt la santé fut parfaitement rétablie ; la malade fut mariée de l'avis du médecin, et la cure fut complette. (*Forest. de cérèbr. morb. Observ.* 24).

31e. *Obs. Suppression, suivie d'hystèrie, de fièvre quotidienne et d'hématémèse.* Catherine Bouchet, âgée de 18 ans, d'un tempérament délicat et nerveux, avait été réglée sans accident à l'âge de 16 ans. La menstruation se renouvella régulièrement pendant trois mois.

Le quatrième mois, suppression des rè-

gles par un chagrin profond ; palpitations ; douleur gravative à l'épigastre. Suppression des menstrues continuée pendant une année, et toujours vers les époques ordinaires de leur retour, sentiment de pesanteur à l'épigastre ; douleurs dans les grandes articulations ; céphalalgie ; vertiges ; fausses sensations de diverses couleurs, sur-tout d'un rouge de feu ; fièvres éphémères souvent renouvellées.

Elle entra à l'infirmerie de la salpétrière vers le milieu du mois de nivôse de l'an 8, et y éprouva successivement les affections suivantes :

1.° Pendant près de deux mois, toujours accès de fièvre quotidienne, entre trois et cinq heures de l'après-midi ; frissons qui semblaient partir du dos, et ensuite chaleur et sueurs partielles qui commençaient par le creux de l'estomac, et s'étendaient à la poitrine, au visage, et aux grandes articulations, se prolongeant dans la nuit, et se terminant de 4 à 10 heures du matin.

2.° Nouvelle éruption des menstrues le 26 germinal, après une année de suppression ; leur durée de 12 jours, et pendant

tout ce tems, cessation de tous les autres symptômes.

3.° Le jour de la cessation des menstrues, vomissement des alimens, et à la suite excrétion de sang, qui se répéta chaque jour depuis avec sueur, une ou deux heures après le dîner, et à la dose de 2 ou 3 onces.

4.° Affection hystérique, marquée par le sentiment d'un globe qui semblait partir de l'ombilic, sans aucune détermination de cause et de tems ; ce globe paraissait s'élever verticalement à travers l'estomac et en suivant la direction de l'œsophage, et parvenu à la gorge, il produisait un étouffement léger et sans perte de connaissance. Quelquefois il semblait s'arrêter au milieu de la poitrine, y éclater, et même descendre vers le lieu de son premier départ.

Saignée du pied pratiquée le 13 floréal. Depuis cette saignée, toujours sentiment de pesanteur dans la région de l'estomac ; douleurs dans les membres abdominaux, et la région des reins ; resserrement spasmodique du diaphragme ; globe hystérique ; mais plus d'hématémèse.

Depuis cette époque, l'état de la malade a toujours été en s'améliorant. Le tems, l'exercice corporel et les distractions ont fini par retablir entièrement le flux menstruel, et la guérison a été complette.

32e. *Observ. Suppression suivie d'Epilepsie.* Une veuve de 31 ans, d'un tempérament vif et ardent, menait une vie sédentaire, et buvait beaucoup de vin. Ses régles diminuaient insensiblement depuis quelque tems, et ne revenaient plus qu'à des intervalles assez éloignés. Un jour elle tombe subitement par terre : mouvemens convulsifs horriblement variés ; perte de sentiment ; écume à la bouche ; et lorsqu'elle revient à elle, aucun souvenir de ce qui s'est passé. Depuis cette époque, elle éprouvait de semblables accès au moins deux fois le mois. Elle essaya plusieurs remèdes, mais tous furent inutiles. Le médecin lui conseilla un second mariage. Elle suivit cet avis, devint grosse, et n'essuya plus à l'avenir aucun retour d'épilepsie. (*Eph. cur. nat. déc.* 2 *observ.* 127.)

33e. *Observ. Suppression, avec tétanos, convulsions, et plusieurs anomalies nerveuses.* Une jeune fille, belle et bien faite, âgée d'environ 16 ans, avait été bien ré-

glée depuis 15. Au mois de février 1720, au moment de la menstruation, perte subite et inattendue d'un père tendrement aimé, et aussitôt ménorrhagie excessive, accompagnée de syncopes et de tremblemens. Ces symptômes se dissipèrent bientôt, et sa santé fut assez bonne jusqu'à la menstruation suivante.

A cette époque, écoulement presque nul; renouvellement des syncopes et des tremblemens, et leur disparition au bout de quelques jours.

Les mois suivans, suppression totale des règles; accidens plus violens, plus fréquens, et accompagnés de convulsions.

Au commencement du mois de mai, saignée et émétique repeté deux fois. Immédiatement après son usage, difficulté, et deux jours après, impossibilité de la déglutition. Toutes les fois qu'elle voulait avaler quelque chose, tremblement universel, convulsions, élévations alternatives du thorax et de l'abdomen. Ces accès duraient quelquefois une seconde, quelquefois un quart d'heure, quelquefois même une demi-heure, et se terminaient toujours par un tétanos général. Elle resta sans boire ni manger depuis le milieu du

mois de mai, jusqu'au 15 juin suivant. Elle ne ressentait ni faim, ni soif; on lui donnait seulement des lavemens nourrissans composés de bouillon ou de gruau, et d'un jaune d'œuf; ces lavemens ne se répetaient ordinairement qu'une fois en 24 heures. Pendant ce long jeûne, elle perdit peu de son embonpoint.

Au 15 juin, on la transporta à la ville pour la confier aux soins du Docteur Ecclés. Appellé auprès d'elle, il voulut lui faire prendre une cuillerée d'un julep anti-hystérique. Dès que la liqueur eut atteint la partie supérieure de l'œsophage, accès de tétanos. Applications de fomentations et de cataplasmes anti-spasmodiques sur le col, mais sans aucun succès. Alors il fit faire un instrument de baleine, à l'extrémité duquel il attacha un morceau d'éponge, et il l'introduisit dans l'œsophage. Il y éprouva beaucoup de résistance; cependant après une seconde tentative, il triompha du spasme, et la malade put avaler des liquides ou des solides sans aucun accident.

Trois semaines se passèrent dans cet état: mais si elle avalait librement, elle vomissait aussi tout ce qu'elle prenait,

excepté les potions anti-hystériques, les cérises et les fraises. Souvent des matières vertes étaient rendues avec ses alimens.

Le ventre étant resté fermé pendant tout le tems de son abstinence, on lui donna des lavemens purgatifs. Un de ces lavemens détermina une évacuation considérable de sang, deux livres en deux jours. On l'arrêta par des injections vulnéraires et astringentes. Mais, peu après, retour de l'étranglement de l'œsophage avec une force nouvelle; déglutition encore une fois impossible, et abstinence totale de boisson et d'alimens, prolongée pendant cinquante-quatre jours, depuis le milieu du mois de juillet, jusqu'au 10 de septembre. Pendant ce long intervalle, fréquentes attaques de tétanos, plus fortes qu'auparavant, et accompagnées d'un état d'insensibilité complette. On voulut essayer de nouveau l'instrument de baleine; mais son introduction déterminait des accès de tétanos si terribles, que la malade paraissait devoir succomber à leur violence. On fut donc réduit aux lavemens nourrissans, et encore ne put on les donner que pendant les trente premiers jours; au-delà de ce terme, la moindre agitation de la malade suffisait pour provoquer un accès de tétanos.

tétanos. Durant ce long jeûne, ainsi que pendant le premier, la malade avait le poulx plein, fort et égal, seulement un peu plus lent que dans l'état naturel. La respiration était libre, les urines saines, et l'embonpoint peu altéré. Il y avait constipation, comme dans le premier.

Après la troisième ou la quatrième semaine de cette abstinence, amauroze, et, peu de tems après, surdité : elle ne reconnaissait plus qu'au tact les personnes qui prenaient soin d'elle. Cet état dura environ un mois, après quoi elle recouvra d'abord la vue, puis l'ouie.

Vers le 10 du mois de septembre, possibilité d'avaler de la petite bierre, ou du petit lait, et ensuite des pommes ou des poires, crues ou bouillies, et après en avoir fait usage, délire pendant une heure ou deux, suivi du retour complet de sa raison. Le passage demeura fermé au pain, et à tout autre aliment solide. La moindre négligence, le plus petit retard apporté à la servir, déterminait toujours une attaque de tétanos.

Même état, ou à peu près, jusqu'au mois de mars 1721 ; seulement impossibilité de l'ôter de son lit, sans provoquer un accès

de tétanos, qui durait jusqu'à ce qu'on l'eut recouchée. Aussi ne le faisait-on que tous les huit ou dix jours.

Au printems, éruption de tumeurs derrière les oreilles, qui subsistèrent jusqu'au 11 du mois de septembre. La malade pouvait alors se tenir quelques heures dans un fauteuil, et manger des légumes et des fruits, mais point de viande, ni de bouillon. De tems en tems, elle éprouvait encore des mouvemens convulsifs et tétaniques, dont elle sentait l'approche quelques momens auparavant. Dans les intervalles des accès, elle se sentait parfaitement libre.

Cet état se prolongea jusqu'au commencement de l'hiver, mais on la vit alors tomber insensiblement dans le marasme. Vers la fin du mois de décembre, étant à causer avec ses amies, elle mourut tranquillement lorsqu'on s'y attendait le moins, et sans aucun effort ni mouvement convulsif.

Elle avait fait promettre à sa mère qu'elle ne souffrirait pas qu'on fit l'ouverture de son corps. On se contenta d'examiner la partie de l'œsophage qui avait été le siège du Spasme, mais on n'y trouva rien d'extraordinaire. (*Essais et observations de médecine de la société d'Édimbourg, tom. 6.*)

34e. *Observ. Suppression suivie de paralysie.* Une femme de 30 ans, de petite stature, pléthorique et sur-tout riche en vaisseaux sanguins superficiels, éprouvait depuis quatre ans des symptômes hystériques, des maux de tête violens, des vomissemens insupportables. Un mouvement de colère ou une impresssion de frayeur produisait la suffocation, et faisait craindre l'apoplexie. Cinq mois après un accouchement heureux, ses règles parurent, quoiqu'elle nourrit son enfant. Une terreur subite les supprima. Aussitôt douleurs lancinantes dans les membres, et hémiplégie du côté droit, avec contraction spasmodique des muscles de la bouche. Quelques jours après, fièvre intermittente ; invasion des accès tous les jours à midi ; sa durée fut de trois semaines. Lorsqu'elle se termina, éruption pourpreuse blanche au pied droit et rouge au pied gauche. On dessécha la plaie. Le mouvement se rétablit un peu, mais toujours difficulté de parler, et grande faiblesse du côté, et sur-tout de la main affectés. On lui fit prendre des bains d'eaux martiales chaudes. Au bout de quatorze jours, éruption de taches livides et comme scorbutiques, et amélioration de la santé. Hofmann conseilla

à la malade de continuer encore les bains pendant qnatorze jours, et de boire des eaux de Selters tous les jours, trois heures avant d'y entrer. La malade fut parfaitement guérie au bout de ce terme. (*Hofmann, tom.* 3.)

35e. *Observ.* — *Suppression, suivie d'anomalies nerveuses locales, et enfin d'apoplexie.* Une femme de 37 ans, d'un tempérament bilieux, éprouvait, depuis deux ans et demi, une suppression totale du flux menstruel. Depuis la même époque, des symptômes nerveux divers s'étaient manifestés ; anxiétés précordiales insupportables ; palpitations de cœur extrêmement douloureuses, et tellement violentes, que les personnes placées auprès d'elle en entendaient le bruit ; chagrin concentré ; sentiment de désespoir. On essaya différens remèdes; bains ; scarifications sur les parties inférieures ; fumigations locales ; mais tout fut inutile. On lui fit prendre abondamment pendant quatre semaines des eaux minérales acidules. Elle en éprouva quelque soulagement, mais ne fut point guérie. L'hyver survint ; elle était pauvre ; une nourriture insuffisante et mauvaise ne fit qu'aggraver ses maux. Au printems elle fut attaquée d'un catarre, qui ne se jugea pas complettement.

Enfin, l'apoplexie vint terminer sa malheureuse vie. (*Eph. cur. nat. v. 12, observ. 225.*)

36e *Observ.* — *Suppression, suivie de perte de mémoire.* La femme d'un Brasseur, âgée de quarante ans, qui s'était toujours bien portée jusqu'alors, s'apperçut, à la suite d'une suppression, que sa tête s'appésantissait, que ses sens s'affaiblissaient peu-à-peu, et qu'enfin sa mémoire s'effaçait insensiblement. Elle avait tout oublié, jusqu'à son *Pater*. On tenta successivement la saignée du pied, les pilules d'aloës, les sels volatils, les incisifs, les stimulans, etc. tout fut inutile. Enfin, le mal augmentant tous les jours, et la malade étant dégoûtée des drogues qu'on lui avait prodiguées, on prit le parti d'établir un cautère à l'occiput, et la mémoire revint peu-à-peu. (*Act. copenh. an.* 1673, *observ.* 78.)

37e. *Observ.* — *Suppression, suivie d'aphonie.* Une jeune fille de dix-huit ans, d'un tempérament lymphatico-sanguin, fraîche et pleine de santé, se met en route au moment de ses règles. Le froid les supprime. De retour à la maison, douleur gravative de la tête, rougeur et gonflement de la face; nuit inquiète et agitée, et le lendemain ma-

tin aphonie complette. Cet état durait depuis quatre jours. Elle n'avait pris, pendant ce tems-là, ni nourriture ni boisson. Elle jouissait cependant de sa raison et de tous ses sens ; ses membres n'avaient rien perdu de leur chaleur. Un Médecin appellé ayant trouvé de la constipation, ordonna un lavement, et fit tirer trois onces de sang seulement par une saignée du pied. L'aphonie persista. Hofmann ayant examiné la malade, et voyant que le poulx était fort et fréquent, fit faire une nouvelle saignée de sept onces, et prescrivit une potion, composée d'essence de castoréum, d'ammoniaque et de sa liqueur anodine : la malade devait en prendre trente gouttes, de quatre heures en quatre heures. Bientôt sueur générale et abondante ; détumescence de la face ; sommeil plus tranquille. On continua l'usage des mêmes moyens, et la faculté de parler fut parfaitement rétablie. *Hofman*, *tome* 3, *page* 250.)

38e. *Observ.* — *Suppression, suivie d'éternuement périodique.* Une servante éprouvait une suppression de règles depuis quelque tems. A chaque époque menstruelle, elle était tourmentée d'un éternuement continuel, qui durait trois jours, l'empêchait

de dormir, et lui laissait à peine la liberté de boire et de manger. On la saigna ; on parvint à rétablir les règles par des moyens appropriés, et l'éternuement se dissipa. (*Eph. cur. nat. vol.* 15, *observ.* 152.)

39e. *Observ. Supression, avec chlorose.* Une jeune fille de 18 ans, réglée à 16, ne vivait presque que de lait froid, de beurre étendu sur du pain chaud, et de mauvaise bierre. Ses menstrues se supprimèrent peu-à-peu. Bientôt elle éprouva les symptômes suivans : pesanteur des jambes ; mouvemens pénibles ; constriction spasmodique et très-douloureuse de la poitrine après les repas ; respiration difficile, sur-tout en montant des escaliers ; constipation ; ventre distendu par des flatuosités, principalement du côté gauche ; pâleur de la face ; pieds ædémateux et toujours froids ; poulx petit et faible au bras, fort et développé au col ; douleurs de tête violentes se reproduisant à des intervalles peu éloignés. On la saigna du pied ; on essaya divers remèdes pour rappeller les menstrues ; tout fut inutile. De simples pédiluves provoquaient des palpitations et des syncopes. Hofmann consulté conseilla de lui tenir les pieds très-chauds, d'y faire des frictions seches, et

d'y pratiquer ensuite une saignée. Il prescrivit l'usage d'un vin aromatique et martial pendant six jours, et recommanda fortement l'exercice corporel. (*Hofm. tom.* 3),

---

VIe SÉRIE.

Suppressions, avec maladies cutanées et lymphatiques.

40e. *Observ. Suppression, suivie de Scorbut.* Une femme de 30 ans, d'un tempérament fort et sanguin, menait une vie sédentaire, ne prenait que des alimens succulens, et aimait beaucoup les fruits d'été. Sa santé n'avait point souffert de ce régime. Elle fut en proie à des chagrins longs et profonds. Ses règles auparavant très-abondantes, diminuèrent peu-à-peu, et en même tems insomnie ; apparition subite de tâches bleuâtres sur la cuisse de la largeur de la main, et sur tout le corps de pustules rouges, d'où s'échappait un sang séreux et âcre ; sensibilité extraordinaire de la peau ; urines noires et épaisses ; haleine fétide ; gencives fongueuses et exhalant un sang

noirâtre ; pendant la nuit, douleurs profondes dans les membres, augmentées par les sueurs. Décoction de squine, salsepareille, sassafras et autres sudorifiques, avec quelques goutes de sel volatil, à prendre abondamment tous les matins ; puis attendre la sueur au lit. Deux jours après, l'urine devint lympide et citronnée, et, dès qu'on suspendait l'usage du sel volatil, on la voyait de nouveau trouble et épaisse. Répétition de ce remède deux ou trois fois le jour ; poudres antimoniales le soir ; purgatif deux fois la semaine principalement composé de mercure doux ; bains. Un mois après, la santé fut parfaitement rétablie, (*Hofmann. tom. 3. pag.* 382).

4re. *Observ. Suppression, avec affections cutanées.* Une femme de 36 ans, éprouvait une suppression de règles depuis six mois. Depuis la même époque, sentiment de constriction dans la poitrine ; difficulté de respirer ; perte d'appétit ; éruption de tâches à la peau, Un autre phénomène fort singulier s'était manifesté environ six semaines après la suppression. Toute la région du dos, depuis les épaules jusqu'aux fausses côtes, était le siège d'une démangeaison horrible, et tellement violente, que

la malade était obligée de jetter promptement ses vêtemens, et de se déchirer la peau, jusqu'à ce que le sang coulât en abondance. Elle éprouvait alors un peu de soulagement. Mais l'écoulement avait à peine cessé, que la démangeaison, bientôt aussi atroce qu'auparavant, la forçait de recourir au même moyen. Des apéritifs, des évacuans, des applications topiques, une saignée du pied n'eurent aucun succès. On essaya les sudorifiques, et on appliqua en même tems une emplâtre de minium sur la plaie du dos. Cette fois le prurit cessa, et la malade se rétablit. (*Ephem. cur. nat.* 4e. *vol.*)

42e. *Obs. Suppression, suivie d'éruption sur les mammelles.* Une jeune hollandaise, de 18 ans, avait vu à la suite d'une suppression de règles, ses mammelles se recouvrir d'une sorte d'éruption galeuse. Une croute les enveloppait toutes entières tandis que les autres parties du corps étaient dans l'état naturel. On la purgea ; on rappella le flux menstruel ; et ces symptômes disparurent. (*Eph. Cur. Nat. Append. vol.* 12.)

43e. *Observ.* — *Suppression, suivie d'ulcère à la mammelle.* Une fille de 20 ans, maigre, délicate, menait une vie séden-

taire, prenait peu de nourriture, mais fesait un grand usage de vinaigre et de salades. Ses menstrues, d'abord irrégulières, finirent par se supprimer entièrement. Peu de tems après cette suppression, formation d'une tumeur dans la mammelle gauche, avec dureté, et douleurs pongitives propagées jusqu'au bras du même côté; accroissement progressif de cette tumeur. La malade inquiète consulta Hofmann. Prescription des eaux thermales carolines, et d'un régime approprié, dans la vue de rappeller les règles et de purifier la masse du sang; emplâtre émollient etcamphré sur la mammelle malade. Quelque temps après, retour des menstrues, et décroissance de la tumeur. Elle finit par s'abscéder. On continua les dépuratifs à l'intérieur, on y joignit un elixir balsamique propre à maintenir la menstruation, et on appliqua un onguent dessicatif à l'extérieur. La guérison fut complette. (*Hofmann, tom. 3. p. 458.*)

44e. *Ob. Suppression, avec phtisie pulmonaire commençante.* Madame de Carvoisin, agée de 16 à 17 ans, très-grande et fluette, mariée depuis peu, éprouva durant l'hyver de 1787, un dérangement dans le flux périodique. D'abord toux légère qui augmenta peu à

peu, et qui devint ensuite presque continue le jour et la nuit; puis oppression extrême; visage bouffi; enflure des jambes; mauvaises digestions; dévoiement considérable; fièvre continue, avec des redoublemens toutes les nuits. On était obligé de soulever la tête de la malade avec plusieurs oreillers pour faciliter sa respiration.

On appliqua les sang-sues au pied. Le poulx devint plus souple, moins inégal, la respiration fut moins gênée. Mais la toux était toujours opiniâtre; il y avait de la suffocation; le visage était encore bouffi; les extrémités un peu enflées, les urines peu abondantes et rouges. Boissons délayantes, rafraichissantes et légèrement diurétiques; émulsions et pillules de cynoglosse tous les soirs. Diminution de la fièvre; urines plus considérables et moins rouges; retour du sommeil, au moins en partie.

Cependant la poitrine continuait de rester engorgée. On fit appliquer un vésicatoire au bras droit et un autre à la jambe gauche, et on en soutint longt-tems la suppuration avec un onguent exutoire qui contenait peu de cantharides. On appliqua également à diverses reprises des ventouses en différens endroits de la poitrine, sur ceux auxquels la

malade rapportait ses douleurs variables. Ce traitement continué long-tems, eut tout le succès possible, et on ne fut point obligé de recourir aux emménagogues, dont les effets auraient été à craindre. La toux diminua ; la respiration devint plus libre ; le flux périodique se rétablit, et la malade recouvra la santé. (*Portal, phtisie pulmonaire.*)

45e. *Observ.* — *Suppression suivie d'anasarque.* Une femme de 30 ans, sanguine et lymphatique, accoutumée à d'abondantes menstrues, et ayant fait plusieurs fausses couches accompagnées d'hémorragies très-considérables, éprouva un suppression de règles, par l'effet d'une frayeur subite. Immédiatement après, lassitude générale ; inappétence ; anxiétés précordiales ; affaiblissement du poulx ; intumescence des pieds. La respiration devint difficile et courte ; l'œdème gagna les cuisses et l'abdomen ; le ventre était dur et tendu, la digestion mauvaise et accompagnée de flatuosités, la soif ardente. Ces symptômes ne firent qu'augmenter avec le tems ; l'oppression fut extrême ; la malade fut obligée de rester assise sur son lit, ou de se mettre aux fenêtres pour respirer un peu plus facilement. On employa inutilement

les emménagogues, les purgatifs, et les diuzétiques. Enfin ouverture spontanée aux pieds ; écoulement aqueux très-abondant pendant plusieurs jours, et disparition de l'enflure du ventre et des cuisses. On prescrivit des applications aromatiques pour prévenir la gangrène, et on donna en même-tems un purgatif composé de manne et de tartre stibié, avec un peu d'huile essentielle d'écorce d'orange. On obtint par-là des évacuations aqueuses très-considérables. On ordonna ensuite quelques toniques. Au bout de quelques semaines, disparition entière de l'enflure ; retour de l'appétit et des forces ; poulx naturel ; visage coloré. A l'époque menstruelle, saignée du pied, et le lendemain menstrues abondantes et santé parfaite à la suite. (*Hofman*, *tom.* 3.)

46e. *Observ.* — *Suppression, suivie d'hydro-thorax et d'ascite.* Une frayeur subite supprima les règles chez une fille de 30 ans, d'ailleurs assez bien constituée. Elle fut presqu'aussi-tôt atteinte d'une sorte d'asthme convulsif, dont les paroxymes étaient fréquens. Elle crachait du sang pendant leur durée, et ne respirait alors que très-difficilement. Les bains et plusieurs autres remèdes ne purent jamais rétablir que très-im-

parfaitement l'évacuation supprimée. Cette malheureuse demeura en cet état et devint très infirme. On observait chez elle tous les symptômes de l'affection hystérique. Elle éprouvait en outre régulièrement toutes les maladies régnantes ; c'était un tableau fidèle où on pouvait reconnaître chaque constitution, comme on s'instruit du degré de chaleur par le thermomètre. Elle était moins affectée dans les tems chauds ; mais chaque hyver la poitrine s'engorgeait ; l'œdématie survenait ; elle ne se couchait plus que sur un côté, et bientôt elle ne pouvait respirer qu'assise sur son lit et penchée en avant. Chaque fois les vésicatoires sur le côté affligé, les fortifians et les diurétiques, la rétablirent dans son premier état, Elle succomba enfin, après deux ans de souffrances. Les remèdes qui lui réussissaient le mieux auparavant, et plusieurs autres n'ayant eu aucun effet, l'épanchement de la poitrine fut dans peu suivi de l'ascite, et tous les deux le furent de l'anasarque et de la mort. (*Mémoires de la Société de médecine, année* 1784.)

CHAPITRE II.

Histoire générale de l'Aménorrhée.

L'HISTOIRE générale de l'aménorrhée comprend l'exposition de ses causes et celle de ses symptômes. Nous traiterons ces deux objets en deux sections particulières.

PREMIÈRE SECTION.

Causes de l'aménorrhée.

L'aménorrhée, comme toutes les autres maladies, reconnaît trois sortes de causes; des causes prochaines; des causes prédisposantes, et des causes occasionnelles.

ARTICLE PREMIER.

Causes prochaines de l'aménorrhée.

De tout tems les auteurs ont cherché à faire briller leur sagacité dans la recherche des causes prochaines des maladies. Dédaignant la voie lente et pénible de l'observation, ils ne se sont point attachés à recueillir

et

et à comparer un grand nombre de faits, pour en rassembler les conséquences, et s'élever ensuite à des vues générales. Ils ont trouvé plus facile d'établir des hypothèses, et de bâtir des systêmes, sauf à nier, ou à taire, ou à dénaturer les faits qui ne pouvaient pas s'accommoder à leur plan.

L'aménorrhée en particulier a été le sujet d'un grand nombre de théories. On l'a attribuée tantôt à la sécheresse ou au racornissement des vaisseaux utérins, tantôt à la présence d'une matière acrimonieuse qui on déterminait la constriction, tantôt enfin à la viscosité du sang, ou à son mélange avec des substances pituiteuses et épaisses, qui en arrêtaient le cours et lui fermaient le passage. Nous ne nous arrêterons point à examiner, ni même à combattre ces opinions. Elles ne sont point la conséquence des faits elles ne reposent que sur des hypothèses, et cette seule considération suffit pour que nous croyions devoir les écarter. Nous ne sommes plus au tems où l'on prétendait deviner la nature ; on se contente de l'observer, et ce n'est que dans l'étude approfondie de ses phénomènes qu'on cherche à découvrir les loix qui y président.

Nous nous bornerons donc à l'exposition

des causes prédisposantes et des causes occasionnelles ; et nous insisterons spécialement sur les premières, à cause de leur extrême importance.

Art. II.

Causes prédisposantes de l'aménorrhée.

Les causes prédisposantes de l'aménorrhée dépendent ou de la constitution générale de l'individu, ou de la constitution particulière des organes utérins, ou enfin de l'éducation et du genre de vie.

Paragraphe premier.

Constitution générale de l'individu.

Les tempéramens (1), qui se prêtent le plus facilement aux irrégularités mens-

---

(1). Ce que je dis ici des tempéramens est entièrement fondé sur la doctrine établie par M. Hallé, mon illustre maître, dans ses cours d'Hygiène à l'École de Médecine, et dans le mémoire qu'il a inséré parmi ceux de la Société Médicale d'Émulation. Je saisis avec empressement cette occasion de payer à ce savant Professeur le juste tribut de reconnaissance que je dois à ses bontés et à l'amitié dont il veut bien m'honorer.

truelles, et aux affections variées qui les accompagnent, sont les tempéramens sanguin, lymphatique, et nerveux.

1o. Tempérament sanguin. Il est caractérisé par la prédominance du système sanguin sur les autres systêmes, et en particulier sur le système lymphatique. Ses attributs extérieurs sont: formes rudes et prononcées; physionomie hardie; yeux étincelans; visage sec et brun; cheveux noirs; peu ou point d'embonpoint; saillie des vaisseaux superficiels. Il correspond au tempérament bilieux des anciens. On le trouve rarement chez la femme; le système sanguin y est ordinairement modifié par les systême lymphatique et nerveux, et les différens degrés de leur combinaison respective présentent des nuances infiniment variées. C'est à ce tempérament que se rapporte principalement la pléthore et tous les accidens qu'elle détermine.

2o. Tempérament lymphatique. Prédominance du système lymphatique dans l'économie animale. Il est marqué par une peau fine, une couleur blanche et pâle, la mollesse des chairs, l'abondance du tissu cellulaire, des formes arrondies, l'inertie des mouvemens, la froideur et l'apathie géné-

rales. C'est le tempérament pituiteux des anciens. Le système lymphatique forme, pour ainsi dire, la base de l'organisation de la femme ; cependant son influence y est presque toujours tempérée par l'influence réciproque des systêmes sanguin et nerveux.

3°. Tempérament nerveux. D'une part, susceptibilité nerveuse ébranlée par les plus légères sensations ; de l'autre, transmission active et rapide des impressions reçues à des organes extrêmement mobiles ; mouvemens précipités, souvent tumultueux, quelquefois opposés qui résultent de cette double disposition. Il est peu de femmes ou quelques uns des traits qui caractèrisent ce tempérament, ne soient plus ou moins prononcés, et si le genre de vie parait les affaiblir chez quelques-unes, il leur donne chez beaucoup d'autres un développement excessif et quelque-fois funeste.

La combinaison des systêmes sanguin, lymphatique et nerveux, à des degrés infiniment variés suivant les individus, donne lieu à des affections qui varient également dans leur nature, dans leur marche, et dans leurs effets.

Paragraphe II.

Constitution particulière des organes utérins.

Outre la vie générale qui anime toute l'économie, chacun des organes qui la composent, a aussi sa vie particulière. Régis par des loix communes, ils ont aussi des loix et un mode d'action qui leur sont propres, et c'est du concours de toutes ces opèration isolées, mais dirigées vers un même but, que nait l'harmonie du tout. Or la sphère de cette action spéciale n'est pas tellement circonscrite, qu'elle ne puisse s'étendre plus ou moins loin dans les divers individus, sans rompre pour cela l'équilibre qui constitue la santé. Ce sont ces variétés auxquelles on a donné le nom de tempéramens partiels.

Considéré relativemeut à l'objet qui nous occupe, l'utèrus présente deux tempéramens opposés. L'un est caractèrisé par l'excès, l'autre par le défaut de sensibilité.

1. Excès de sensibilité de l'utèrus. Les indices de cet excès se marquent, pour ainsi dire, dès l'enfance. Menstruation précoce ou orageuse; recherche des sensations vives;

disposition aux passions amoureuses ; desirs vagues et concentrés ; chaleur des affections morales ; tels sont les prémiers traits qui l'annoncent chez la jeune fille. Son accroissement dépend ensuite des circonstances qui l'entourent. Si elles en favorisent ou en provoquent le développement, il ne reconnait bientôt plus de limites. Devenus alors et un centre où viennent aboutir toutes les sensations et tous les mouvemens de la femme, et un foyer d'où partent sans cesse des irradiations nombreuses qui vont se répandre dans tout le système, les organes utérins exercent une puissance tellement impérieuse sur les actes de la vie, que les autres fonctions paraissent en quelque sorte subordonnées à leur action. C'est là sans aucun doute la source la plus fréquente des dérangemens menstruels et des anomalies qu'ils produisent.

2°. Défaut de sensibilité de l'utérus. Des caractères tout opposés signalent cette seconde espèce de tempérament ; menstruation lente, retardée, peu considérable, exempte de secousses et de phénomènes nerveux ; indifférence pour les plaisirs de l'amour ; froideur dans les desirs ; insensibilité presque générale. Des symptômes analogues ac-

compagnent l'aménorrhée qui en est quelque-fois la suite.

Paragraphe III.

Education.

Tout le monde connaît la puissante influence de l'éducation sur les tempéramens naturels ; tout le monde sait que c'est principalement par elle qu'ils se fortifient, se corrigent ou se changent. L'éducation peut donc, suivant la direction qu'on lui donne, ou devenir l'instrument de la santé, ou développer le germe de maladies plus ou moins variées.

Appliquons ces données générales aux irrégularités de la menstruation. L'éducation peut les préparer de deux manières ; ou en modifiant les tempéramens généraux ; ou en agissant sur le tempérament partiel de l'utérus.

1°. C'est une loi fondamentale de l'économie animale que les organes ne croissent et ne se fortifient, qu'en remplissant la mesure d'action qui leur est propre. Lorsqu'il sont suffisamment exercés, les forces de la vie, appellées sans cesse vers chacun d'eux, se distribuent entre tous suivant une

proportion constante et uniforme, et de cette distribution toujours régulière, résulte l'harmonie de la santé. Par une raison contraire, la longue inaction d'un organe, en le privant de la portion d'influence vitale qui lui était destinée, arrête son développement, et l'empêche de parvenir en quelque sorte à sa maturité, tandis que les autres, enrichis de ses pertes, reçoivent un excès de vie, qui altère et dénature souvent leur fonctions.

L'expérience vient tous les jours témoigner en faveur de ces principes. Quel est le fruit de ces éducations molles, où l'enfance se passe dans une oisive indolence, où la craintive prévoyance des mères la dérobe minutieusement aux plus légères influences atmosphériques, où le besoin de l'agitation qui tourmente le premier âge, s'éteint tous les jours dans la langueur d'une vie nonchalamment sédentaire? Des muscles sans force, sans consistance, aussi excessivement mobiles, qu'incapables d'une action régulière et soutenue ; un système lymphatique exubérant ; une constitution frêle et délicate, qu'un rien ébranle, que le moindre soufle renverse. Les forces vitales, détournées de leur cours naturel, se concentrent sur le

système nerveux ; la susceptibilité s'exalte ; et l'existence de la jeune fille se transforme, pour ainsi dire, toute entière en une suite continuelle de sensations vives, presque toujours exagérées, souvent tumultueuses. Mais si cette disposition, déjà accrue par le vice de l'éducation physique, se fortifie encore par l'éducation morale ; si on entoure l'enfant d'objets qui remuent tous ses sens ; si des impressions sans cesse renouvellées lui donnent à chaque instant de nouvelles secousses ; si on favorise le développement de toutes ses passions, en leur fournissant des alimens ou en les irritant par d'imprudentes et mal-adroites contradictions, le mal sera porté à son comble ; le désordre de l'action nerveuse croîtra de jour en jour, et à l'époque où une nouvelle vie éveillera de nouveaux besoins, et formera un nouveau centre de sensations, il se communiquera aux organes que cette vie anime, en troublera les fonctions, et les suites de ce nouveau trouble seront proportionnées à l'activité de ces organes, et à leur influence sur le reste de l'économie.

2o. Comment l'éducation peut-elle agir sur le tempérament particulier de l'utérus ? De deux manières : en accélérant l'époque

où il doit entrer en action, et en augmentant sa sensibilité propre. Les mêmes moyens concourent à produire ces deux effets. Ces moyens sont physiques ou moraux. Parmi les premiers, il faut compter principalement une vie molle et oisive, un sommeil prolongé, des lits trop doux et trop chauds, une nourriture succulente, des boissons et des alimens stimulans. Tout ce qui peut exciter des desirs précoces, ou développer la passion de l'amour dans un jeune cœur, compose la classe des seconds. Tels sont les spectacles qui attendrissent ou émeuvent fortement les sens, le goût désordonné de la musique et sur-tont des sons voluptueux, des lectures et des conversations licencieuses, des exemples de dissolution domestique, la vue de statues, de peintures ou d'objets indécens, des habitudes vicieuses souvent provoquées par des gouvernantes corrompues, l'intimité des jeunes gens de l'autre sexe, et quelquefois même des amitiés trop tendres et trop passionnées pour des compagnes du même âge. Il est rare que tant d'ébranlemens n'amènent des menstruations prématurées ou orageuses, et ne préparent de longs troubles pour l'avenir dans l'exercice des fonctions utérines,

Paragraphe IV.

Genre de vie.

Lorsqu'une éducation vicieuse a déjà porté le trouble dans l'économie animale, un genre de vie régulier et soutenu avec une sage fermeté peut le combattre avec avec avantage, et en prévenir ou en affaiblir les suites. Mais si l'on continue à marcher dans la même direction ; si de nouveaux écarts, plus nombreux et plus désorganisateurs, viennent se joindre aux premiers et en fortifier les funestes influences, ce même désordre devient général, habituel, et les opérations de la vie, surtout celles qui dépendent plus immédiatement des impressions extérieures, ne présentent plus que l'image du tumulte et de la confusion. Ce que nous voyons tous les jours autour de nous ne nous en offre que trop d'exemples. Quelle est aujourd'hui l'existence des femmes brillantes, des femmes à la mode ? Délicates, et cependant asservies à tous les caprices de l'usage, on les voit, tantôt demi-nues braver scandaleusement les intempéries des saisons et les vicissitudes atmosphèriques, tantôt se surcharger de vêtemens inutiles, et s'entourer

de minutieuses précautions pour éloigner d'elles toutes les impressions désagréables. Incapables de suivre un régime régulier, parce qu'elles ne reconnaissent d'autre règle que l'inconstance de leurs goûts, leur unique soin, leur unique étude est de les satisfaire. Les substances les plus propres à réveiller des palais engourdis et des appétits presqu'éteints, sont les alimens qu'elles préfèrent : Plusieurs même ne craignent ou ne rougissent pas d'y joindre habituellement un usage abondant de liqueurs alcoholiques. Leurs nuits se passent dans l'agitation et le tumulte, et au sortir de de ces bruyantes sçènes, au lieu de trouver dans un sommeil réparateur le repos qui les fuit, elles sont poursuivies jusques dans leurs songes par le trouble de leurs souvenirs et de leurs illusions. Avides de sensations, elles recherchent avec ardeur tous les objets les plus propres à ébranler leurs sens ou à remuer leur imagination. Elles courent de spectacles en spectacles ; elles multiplient sans fin et sans mesure les impressions qui leur plaisent ; leur vie n'est qu'une sorte de frémissement et d'oscillation continuelle. L'amour, avec tous ses plaisirs, tous ses excès, et toutes les pas-

sions qui forment son cortège, occupe, fatigue, épuise la dévorante activité qui les consume. Des organes que l'on tourmente sans cesse pour en obtenir de nouvelles jouissances, usent leurs forces, n'agissent plus que par secousses, ne sont plus susceptibles que de mouvemens désordonnés et convulsifs. Au milieu de ce bouleversement, comment leurs fonctions habituelles pourraient-elles se remplir avec ordre et régularité ?

Dans ce tableau, nous nous sommes attachés à recueillir les traits les plus saillans et les plus fortement prononcés. Sans-doute le désordre n'est pas toujours porté aussi loin ; mais on n'en doit pas moins établir comme règle certaine, qu'il n'existe jamais impunément, et que ses effets sont constamment proportionnés à son intensité.

Il est encore d'autres circonstances où le genre de vie peut influer sur les anomalies de la menstruation. C'est lorsque des femmes d'un temperament froid et éminemment lymphatique, habitent des lieux humides et obscurs, restent habituellement sédentaires, ne prennent que des alimens peu substantiels, et font usage d'une grande quantité de boissons tièdes et aqueuses.

Alors tout le système tombe dans le relâchement ; les fonctions languissent ; les organes utérins partagent cette atonie générale et la plus légère cause suffit pour arrêter ou affaiblir les évacuations périodiques auxquelles ils sont assujettis.

Enfin le célibat peut encore être rangé parmi les causes prédisposantes de l'aménorrhée. Toutes choses égales d'ailleurs, il est prouvé par une expérience constante, que les maladies utérines sont plus fréquentes et plus graves chez les filles, que chez les femmes mariées. Sans doute, ici comme ailleurs, la portion de vie que reçoit l'utérus a besoin d'être alternativement dépensée par l'exercice et réparée par le repos, pour que le jeu des fonctions soit toujours libre et facile. Il faut cependant avouer que lorsque le genre de vie est en tout conforme aux lois de l'hygiène, l'action du célibat est bien moins marquée et n'entraîne pas toujours les funestes effets que quelques auteurs se sont plu à lui attribuer.

Article III.

Causes occasionnelles de l'aménorrhée.

Parmi les causes occasionnelles de l'amé-

norrhée, les unes ne développent qu'une influence lente et progressive, les autres agissent au moment même de la menstruation et en arrêtent subitement le cours.

Paragraphe premier.

Causes qui agissent d'une manière lente.

1o. *Causes débilitantes.* Maladies antérieures; mauvaise nourriture; vie sédentaire; travaux forcés; veilles opiniâtres et long-tems prolongées; hémorragies ou autres évacuations excessives; abus des plaisirs de l'amour.

2o. *Causes morales.* Amours malheureux ou contrariés; longue séparation d'un époux ou d'un amant; violence exercée sur soi-même pour réprimer des desirs qu'on ne peut satisfaires; passions haîneuses et jalouses; inquiétudes continuelles; tristesse habituelle; chagrins secrets et concentrés.

3o. *Erreurs de régime.* Bonne chère; abus des liqueurs alcoholiques et en général des substances aromatiques et stimulantes; usage démesuré des boissons et des alimens acides et astringens; sommeil immodéré; air marécageux; habitations humides.

En général, l'action prolongée des causes prédisposantes sur des tempéramens qui sont

en rapport avec la nature de ces causes, suffit pour déterminer avec le tems ou des suppressions totales, ou des diminutions considérables du flux menstruel, et cette sorte d'aménorrhée, produite par des dispositions qui ont jetté des racines profondes dans l'économie animale, est aussi la plus opiniâtre, la plus rebelle, la plus féconde en phénomènes morbifiques. On peut même assurer que dans le plus grand nombre des cas l'effet des causes occasionnelles suppose l'existence des causes prédisposantes. Si quelquefois les premières agissent seules, il n'en résulte que des suppressions momentanées, des symptômes éphémères, que la Nature abandonnée à elle-même, ou aidée des moyens les plus simples, suffit pour faire disparaître.

Paragraphe II.

Causes qui agissent d'une manière subite, et au moment de la menstruation.

Elles sont physiques ou morales.

1.° *Physiques.* Impression d'un air froid et humide; immersion des membres, surtout des pieds et des jambes dans l'eau froide; boissons froides dans un moment de

de chaleur ; saignée du bras; hémorragies ; plaie ; brûlure ; douleur vive ; action d'une odeur forte et pénétrante ; usage du kinkina à forte dose ; coup ou chûte sur les mammelles.

2.° *Morales.* Frayeur vive ; emportement de colère ; chagrin violent causé par une nouvelle ou un évènement fâcheux.

II. Section.

Symptômes de l'aménorrhée.

Nous diviserons cette section en deux articles. Dans le premier, nous tracerons un tableau rapide et concis des symptômes de l'aménorrhée ; dans le second, nous entrerons dans quelques développemens sur la nature, la marche, et les rapports de ces symptômes.

Article premier.

Tableau des Symptômes de l'aménorrhée.

Ils se partagent naturellement en deux séries. A la première, appartiennent ceux qui attaquent l'utérus et ses dépendances ; à la seconde, ceux qui affectent les autres systêmes.

PREMIÈRE SÉRIE.

Symptômes locaux.

Douleurs et tiraillemens dans la région lombaire ; sentiment de pesanteur dans l'hypogastre ; tranchées utérines plus ou moins violentes ; catharre utérin, ou fleurs blanches ; inflammation, abcès, squirre et cancer de l'utérus ou de son col.

II. SÉRIE.

Symptômes généraux.

Ils sont si nombreux et simulent ou produisent tant de maladies, que nous sommes obligés, pour y mettre quelque ordre, de les rapporter à un cadre nosologique, et d'en suivre les divisions.

Fièvres. — Fièvre inflammatoire ou angio-ténique ; fièvre gastrique continue ; fièvre tierce ; fièvre quotidienne.

Phlegmasies. — Frénésie ; péripneumo-

nie, hépatite aigue ou chronique; inflammation lente et engorgement de la rate; diarrhée; dyssenterie; phlegmons cutanés; érysipèle; rhumatismes; affections arthritiques.

Hémorragies. — Hémorragies supplémentaires extrêmement variées; par le nez; par les oreilles; par la bouche; par les voies salivaires; par le vomissement; par les voies pulmonaires; par les hémorroïdes; par l'anus; par les organes urinaires; par une plaie ou un ulcère; par des croûtes ou éruptions cutanées; par les sueurs; par une partie quelconque de la surface du corps, la suture pariétale, l'angle nasal de l'œuil, les joues, l'alvéole d'une dent, les mammelles, l'ombilic, le genou, le jarret, les aînes, les extrêmités pulpeuses des doigts ou des orteils, le moignon d'un membre amputé; par des tumeurs variqueuses formées en différens points, etc. etc.

Névroses. — Hypocondrie; mélancolie, manie; hystérie; épilepsie; convulsions totales ou partielles; tétanos; anomalies nerveuses locales de tout genre; paralysie, tremblemens, torticolis, céphalalgies violentes, aphonie, asthme convulsif, toux spasmodique, palpitations de cœur insup-

portables, constriction de l'œsophage, vomissemens, perte ou dépravation de l'appétit avec pâleur et maigreur, coliques nerveuses, diminution ou accroissement de la sensibilité de l'œuil, fausses sensations de couleurs, amauroze, surdité, pesanteur de tête, cochemar, état soporeux, apoplexie.

Maladies cutanées et lymphathiques. Eruptions pustuleuses, dartreuses, croûteuses; demangeaisons atroces, scorbut; phtisie pulmonaire; cancer des mammelles; hydrothorax, ascite, anasarque.

Article II.

Nature et rapports des symptômes de l'aménorrhée.

A la vue de cette foule innombrable de maladies qui marchent à la suite de l'aménorrhée, et en aggravent plus ou moins les conséquences, le médecin sensible se trouve saisi malgré lui d'une sorte de frayeur, et est tenté de se plaindre à la providence de la malheureuse condition à laquelle elle semble avoir assujetti la plus intéressante moitié de l'homme. Mais se repliant ensuite sur lui-même, et animé

tout à la fois et par le besoin d'être utile et par la difficulté même du succès, il recueille toutes ses forces, et n'en sent que plus vivement la nécessité d'approfondir la nature de ces affections, d'en étudier les circonstances, et d'en déterminer comparativement l'importance et le degré, soit afin de ne point agir au hasard, soit pour ne rien laisser au principe morbifique de tout ce que les soins, la prudence, et les ressources de l'art peuvent lui enlever.

Parmi les affections utérines produites par la suppression des règles, les unes sont fréquentes, sont ordinaires même, mais ne présentent aucun danger. Telles sont les douleurs et les tiraillemens des lombes, les coliques et les tranchées utérines. On les voit seulement acquérir chez quelques femmes, et sur-tout chez celles dont l'utérus est doué d'une grande sensibilité, un degré d'intensité qui les rend extrêmement douloureuses et quelquefois insupportables.

Mais il n'en n'est pas de même de l'inflammation, du squirre et du cancer qui attaquent la matrice dans les mêmes circonstances. Le danger de ces maladies est connu de tout le monde; les dernières

jusqu'à un certain point mesurer sur le degré de cette intensité celui de la maladie principale. En vain l'on essaye de les guérir en les attaquant directement ; tant que la suppression persiste, les efforts de la médecine symptômatique viennent tous se briser contre elles. Je ne connais d'exception à cette règle, que celle de la fièvre angio-ténique, ou inflammatoire, qui, comme nous le verrons plus bas, paraît amener la crise et la solution de l'aménorrhée. Si au contraire la menstruation se rétablit parfaitement, on voit disparaître en un instant toutes les affections secondaires de la suppression, à moins que par leur violence ou leur ancienneté, elles n'aient atteint profondément et désorganisé les viscères qui en étaient le siège.

La nature de ces affections varie suivant les âges, les tempéramens, les causes prédisposantes, les circonstances où la malade se trouve placée. La fièvre inflammatoire se développe ordinairement chez les sujets jeunes, vigoureux, et à tempérament sanguin. Quelquefois elle ne dure que deux ou trois jours ; quelquefois elle se prolonge jusqu'au septième. Elle se juge ordinairement par les sueurs, et assez souvent aussi

par une hémorragie nazale, ou par le rétablissement de la menstruation. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans tous ces cas la crise de la fièvre opère celle de l'aménorrhée, et que la guérison de l'affection symptomatique entraîne celle de l'affection primitive. Cette observation, bien propre à éclairer sur la nature de la fièvre inflammatoire, nous paraît prouver évidemment que son caractère spécial est d'agir sur le système vasculaire sanguin et sur les forces qui en dirigent l'action.

Les autres fièvres, soit continues, soit intermittentes, ne se terminent point de la même manière. Elles ne cèdent qu'au rétablissement des menstrues, ou si elles s'éteignent quelque-fois avant ce terme, ce n'est que pour faire place à d'autres affections également symptômatiques. Le kinkina inutilement prodigué à la malade de la 9e. observation, nous en fournit un exemple.

Les phlegmasies locales attaquent de préférence les personnes disposées à la pléthore. S'il se trouve chez elles un organe ou trop faible, ou dans un état actuel d'irritation, ils devient aussitôt le centre d'un congestion sanguine plus ou moins considérable, et le siège d'une inflammation proportion-

née à la violence de cette congestion. Les plus dangereuses sont incontestablement la frénésie et la péripneumonie. Leur marche est quelque-fois si rapide, que les saignées les plus abondantes et le retour même des règles ne peuvent en arrêter les funestes effets (1).

Il ne faut point confondre avec ces sortes de péripneumonies les hémoptysies symptômatiques, que détermine souvent l'aménorrhée, et qui remplacent quelquefois la menstruation. Celles-ci, quoique accompagnées d'un sentiment léger de chaleur et de pesanteur dans la poitrine, n'ont rien qui doive allarmer; elles ne sont point douloureuses et s'arrêtent spontanément dès qu'elles ont fourni une évacuation suffisante. Leur durée trop long-tems prolongée pourrait seule devenir fâcheuse, en entretenant une irritation trop forte sur un organe aussi délicat que le poumon, irritation qui avec le tems, deviendrait peut-être le germe d'une phtisie incurable.

Une remarque importante, c'est que les phlegmasies consécutives produites par la suppression des règles, quoique analogue

(1). Onzième Observation.

aux phlegmasies primitives de même nature, n'en suivent pas régulièrement la marche, et sont souvent troublées dans leur cours par des phénomènes étrangers. La dyssenterie de l'observation 13e. nous en présente un exemple frappant. Son invasion est marquée par un flux de sang très-abondant, facile, peu douloureux, mais accompagné de syncopes fréquentes. Le ténesme ne se manifeste qu'au troisième ou au quatrième jour. Jusqu'au septième, la malade n'éprouve presque point de fièvre; le poulx s'écarte peu de l'état naturel, il n'y a ni chaleur, ni sécheresse à la peau; mais la malade est en proie à des coliques atroces, et à des mouvemens spasmodiques variés. Le huitième, la scène change de face; aux douleurs les plus aigües succède un état de syncope qui dure près de deux heures, et lorsqu'on est parvenu à en retirer la malade, une fièvre inflammatoire des plus vives la saisit à l'instant; son visage, auparavant abattu, se colore et s'anime; ses yeux sont brillans; son poulx devient fort, dur, fréquent; une chaleur douce et halitueuse se répand sur tout son corps. A partir de cette époque, les symptômes de la dyssenterie s'effacent graduellement; les

coliques diminuent considérablement ; le ténesme disparaît ; les évacuations reviennent à l'état naturel ; et au bout de trois jours la maladie est jugée par une menstruation incomplette. Ce n'est certainement là ni la marche, ni la terminaison ordinaire de la dyssenterie, et on ne peut s'empêcher de reconnaître ici l'influence d'une affection première, dont elle n'est que la suite et le symptôme.

Un des phénomènes les plus singuliers de l'aménorrhée, ce sont les hémorragies supplémentaires. Les recueils d'observation en offrent les exemples les plus nombreux et les plus variés. Leur siége le plus ordinaire est dans les voies alimentaires et dans celles de la respiration. Mais il n'est pas rare non plus de les voir se manifester sur une partie quelconque de la surface du corps, tantôt par l'ouverture d'une plaie ou d'un ulcère, tantôt par la rupture d'une tumeur variqueuse qui s'efface aussi-tôt ; tantôt, enfin, par une sorte de transudation qui ne laisse aucune trace après elle. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elles n'ont jamais lieu que sur les membranes muqueuses, ou sur la peau dont ces membranes sont évidemment une continuation. On n'a pas manqué

de les attribuer à la pléthore; on a même cherché à les expliquer mécaniquement par le reflux du sang menstruel vers les autres parties, et la rupture des vaisseaux les plus faibles, que l'effort de ce sang surabondant déterminait. Mais si cela était ainsi, pourquoi verrait on si souvent des déviations menstruelles chez des sujets faibles, épuisés, et certainement sans aucun signe de pléthore? Et si l'on veut absolument des explications, n'est-il pas bien plus conforme aux loix de l'organisme animal de regarder ces déviations comme autant d'aberrations des forces exhalantes, qui, détournées des organes utérins, sont en quelque sorte errantes dans l'économie, et s'arrêtent sur tous les points vers lesquels une action sympathique de l'uterus, ou une irritation quelconque les appelle?

Mais rien ne prouve mieux cette influence sympathique de l'utérus sur les autres organes, que les innombrables névroses qui accompagnent les suppressions menstruelles, ou qui leur succèdent. Aucune malade n'en est entièrement exempte, et lorsque la constitution du sujet, celle des organes sexuels, et le genre de vie qui a précédé, en favorisent le développement, elles présentent un

tableau tout-à-la-fois si extraordinaire et si mobile, que le médecin le plus instruit peut en être déconcerté. Les observations 13e., 27e., 30e. et 33e. sont propres à en donner une idée. On y voit les phénomènes les plus étonnans éclater tout-à-coup, tourmenter tour-à-tour les malades, agiter tous les systêmes, altérer toutes les fonctions, jetter toute l'économie dans un trouble universel. L'hystérie, maladie si commune parmi les femmes des grandes villes, a presque toujours sa source dans les dérangemens de la menstruation, et presque toujours aussi ces dérangemens sont alors l'effet de causes morales ou d'écarts de régime long-tems prolongés. De-là l'indispensable nécessité pour le médecin de ne point s'arrêter à tout ce tumulte extérieur qui le frappe, mais de remonter à l'origine du mal, de sonder la profondeur de la plaie, et d'embrasser d'un coup d'œil ferme et sûr tout l'ensemble de la maladie.

Les fonctions de la digestion sont celles qui participent le plus constamment aux troubles de la menstruation. Il est rare que l'aménorrhée ne soit pas accompagnée de perte d'appétit, de nausées, quelquefois de goûts bisarres et dépravés. La maigreur et

la pâleur sont la suite presque inévitable de ce défaut de nutrition, et le défaut de nutrition, à son tour, en affaiblissant tout le système, concourt à entretenir et à perpétuer l'aménorrhée. De-là l'opiniâtreté de certaines chloroses et la difficulté d'en triompher.

Ici se présente une question. La chlorose doit-elle être toujours considérée comme l'effet de l'aménorrhée, et n'en est-elle pas au contraire plus souvent la cause? Les partisans de cette dernière opinion disent que la chlorose n'affecte pas exclusivement les femmes ou les filles mal réglées; qu'on en voit souvent les enfans atteints; qu'elle est ordinaire chez les femmes grosses, et qu'on l'observe même quelquefois dans le sexe masculin. Ils ajoutent que c'est à l'épuisement général qu'elle produit, qu'il faut attribuer l'éruption tardive ou le retour difficile des règles, et ils prétendent que la menstruation ne manque jamais de s'établir spontanément, lorsqu'on est venu à bout de rappeler les forces, et de rendre aux organes digestifs leur activité naturelle. On oppose à ces raisons que la chlorose proprement dite ne se manifeste ordinairement que dans les cas de suppression ou de rétention des règles;

que les phénomènes analogues éprouvés par quelques femmes grosses, dépendent de la même cause ; que les goûts dépravés qu'on remarque chez plusieurs enfans, n'attaquent guère que des petites filles, et sont presque toujours les avant-coureurs d'une première menstruation difficile, et qu'enfin cette maladie ne se guérit complettement que par une menstruation régulière. Quelque soit l'opinion qu'on embrasse à cet égard, on ne peut du moins se refuser à cette vérité démontrée par tous les faits observés; que dans le plus grand nombre des cas la chlorose dépend de l'état de l'utèrus, et est intimement liée aux phénomènes de la menstruation. Peut-être est-il une époque chez la femme, ou l'activité propre aux organes digestifs a besoin d'être aidée par une influence utérine spéciale, et peut-être doit-on attribuer au défaut de cette influence et au développement tardif des organes sexuels la plûpart des symptômes chlorotiques qu'on observe chez les jeunes filles. Les bons effets que produit le mariage dans ces circonstances, en appelant un surcroit de vie sur ces organes, ne semblent-ils pas en offrir la preuve ?

Les affections cutanées sont encore une

des

des suites les plus ordinaires de l'aménorrhée. L'analogie qui les rapproche sous plusieurs rapports des affections nerveuses ; la mobilité qui les caractèrise ; la facilité avec laquelle elles se déplacent, se reportent à l'intérieur et sont ensuite rappelées au dehors, en est sans doute une des raisons principales. Peut-être sont-elles aussi quelque-fois le résultat d'un effort dépuratoire, qui tend à délivrer l'économie de la matière d'une évacuation supprimée, et en offre en quelque sorte le supplément. On serait tenté de le croire en voyant certaines éruptions crouteuses paraître régulièrement chez quelques personnes aux époques menstruelles, s'accompagner des phénomènes de la menstruation, et s'éffacer entièrement avec eux quelques jours après.

Les maladies des glandes lymphatiques, toujours plus graves et souvent funestes, supposent ordinairement une disposition antérieure spéciale. La phtisie pulmonaire, par exemple, suite malheureusement trop commune de l'aménorrhée, ne se développe guère que chez des femmes pléthoriques, ou atteintes d'affections scrophuleuses. Dans le premier cas, le sang surabondant s'amasse dans l'organe pulmonaire ; une hémoptysie

douloureuse et accompagnée de chaleur et d'oppression commence la maladie ; bientôt l'irritation augmente ; l'oppression s'accroit ; les symptômes de la phtisie s'annoncent, et plus la malade est jeune et forte, plus leur marche est rapide. Dans le second, l'aménorrhée produite quelquefois ou du moins favorisée par le vice de la constitution, semble réagir à son tour sur ce vice, en accroître l'activité, et en diriger particulièrement l'influence sur les glandes du poumon. Ici le cours de la maladie est lent et gradué, la respiration est d'abord peu gênée ; des intervalles d'amélioration suspendent les craintes et raniment les espérances ; cependant les symptômes s'aggravent insensiblement, le système glanduleux du mesentere s'affecte, et la malade périt tout-à-la-fois dans les angoisses et le marasme.

Il est encore d'autres circonstances où la pthisie pulmonaire se trouve déterminée par le défaut de menstruation. On ne remarque alors ni pléthore, ni aucun vice particulier dans la constitution du sujet ; mais les dispositions à la phtisie nerveuse y sont fortement empreintes. Habitude du corps délicate ; membres grêles ; taille élancée ; poitrine étroite où mal conformée ; respiration courte

et fréquente ; constitution irritable et spasmodique ; ardeur pour les plaisirs ; recherche des sensations vives ; ebranlemens causés par l'excès des affections morales ; tels sont les signes précurseurs qui peuvent en présager le développement. Un grand nombre de jeunes personnes, chez lesquelles l'éruption menstruelle éprouve des retards ou des obstacles en sont tous les jours les déplorables et intéressantes victimes. (1).

Il ne faut cependant pas s'effrayer des premiers symptômes de phtisie qui se manifestent à la suite de l'aménorrhée. Souvent une irritation spasmodique fixée sur la poitrine en retrace l'image, sans en produire les funestes effets. C'est ainsi que nous avons vu dans la 13e. observation une oppression assez considérable, une toux très-vive, et des

---

(1). J'en ai actuellement un exemple sous les yeux. Une demoiselle de quatorze à quinze ans, chlorotique depuis quinze mois, est attaquée depuis trois ou quatre de douleurs dans la poitrine, d'une oppression que le moindre mouvement rend insupportable, d'une toux vive et extrêmement fatiguante, et il s'y est joint il y a environ six semaines une fièvre hectique continue. Elle est déjà réduite à une affreuse maigreur, et il est à craindre qu'elle ne tombe sous peu de tems dans le dernier degré du marasme.

sueurs nocturnes durer pendant dix à douze jours, et céder ensuite à l'emploi des calmans et à l'usage de quelques bains. Il est vrai qu'il est facile de s'y tromper dans les commencemens, et que le médecin a besoin de toute son attention et de toute sa sagacité pour n'être pas dupe des apparences.

Le cancer des mammelles est rarement provoqué par la suppression du flux menstruel; comme celui de l'utérus, il est bien plus ordinairement le résultat de sa cessation totale. Cependant il en existe des exemples.

Deux espèces d'hydropisie bien différentes l'une de l'autre, se déclarent à la suite de l'aménorrhée. La première dépend de la pléthore, et attaque communément des jeunes filles robustes, sanguines et accoutumées à des évacuations abondantes. Elle consiste le plus souvent dans une infiltration générale et partielle du tissu cellulaire. Elle est accompagnée des signes qui caractèrisent la vigueur des solides et la plénitude des vaisseaux; peau plus ou moins colorée; tissu cellulaire ferme et résistant; soif ardente; urines rares; poulx fort, dur et plein. Tout porte à croire qu'elle est due à une augmentation d'exhalation.

La seconde espèce est marquée par des caractères tout opposés. Elle ne se développe que chez des personnes faibles, ou épuisées par de longues maladies. Elle ne se manifeste point subitement après la suppression des règles ; un état général de langueur ; des souffrances plus ou moins prolongées, et quelquefois des affections organiques des viscères la précèdent et lui préparent la voie. Elle est annoncée par tous les signes de la faiblesse et de la cachexie. C'est bien évidemment ici au défaut d'absorption qu'il faut remonter pour en trouver la cause.

Nous avons donné un exemple de chacune de ces deux sortes d'hydropisie dans les observations 45e. et 46e.

CHAPITRE III.

Considérations sur le Diagnostic et le pronostic de l'Aménorrhée.

Ce Chapitre comprend deux sections. La première est relative au Diagnostic, et la seconde, au Pronostic.

SECTION PREMIÈRE.

Diagnostic de l'aménorrhée.

Après avoir soigneusement recueilli tous les symptômes d'une maladie, il reste encore deux choses à faire, la reconnaître, et la classer. La première forme proprement le diagnostic ; la seconde est l'ouvrage du nosologiste.

ARTICLE PREMIER.

Diagnostic proprement dit.

Le diagnostic de l'aménorrhée embrasse deux objets ; le fait même de la suppression menstruelle, et les phénomènes secondaires qui l'accompagnent ou la suivent.

Il paraît d'abord extrêmement facile de reconnaître la suppression, puisque le rapport des malades suffit pour en instruire. Mais les malades ne sont pas toujours sincères ; souvent le besoin de distraire l'attention d'une grossesse qu'on veut cacher, ou le désir criminel d'étouffer un fruit conçu dans le mystère, les engagent à tromper le médecin, et à lui présenter comme maladie

ce qui est un effet des loix communes de la nature. Comment peut-il alors découvrir le piège qu'on tend à sa crédulité, et discerner la vérité de l'erreur ?

La chose serait facile, si la grossesse s'annonçait dès ses commencemens par des signes extérieurs certains ; mais ces signes sont loin d'exister, et jusqu'au quatrième ou au cinquième mois, on ne peut avoir tout au plus que des soupçons plus ou moins fondés. A cette époque, la matrice s'élève vers le nombril ; le contour et l'étendue de son volume se marquent à travers les parois abdominales ; en la pressant, on sent une tumeur inégale et résistante formée par le corps de l'enfant, et enfin si on la manie quelque tems, si on l'agite doucement, l'enfant s'éveille, se remue, et ses mouvemens sont sensibles sous la main. Certainement la réunion de ces circonstances est une preuve incontestable de grossesse, et quand on les rencontre, il ne doit plus rester aucun doute. Mais les nausées, les vomissemens, les goûts dépravés, la pâleur du visage, l'affaissement des paupières, les maux de tête, les symptômes hystériques, la sécrétion même du lait dans les mammelles, et tous les autres phénomènes qui se mani-

festent ordinairement dans les premiers mois, peuvent être aussi le produit de l'aménorrhée, et n'offrent par conséquent que des indices équivoques. Il faut les observer, parce que rien de ce qui peut éclairer le médecin, et fortifier ou affaiblir des soupçons utiles, ne doit échapper à son attention, mais il ne faut pas s'y arrêter. La règle générale posée par la prudence, lorsqu'on a à traiter de jeunes filles ou de jeunes veuves qu'on ne connaît pas parfaitement, est d'attendre quatre ou cinq mois avant d'attaquer la suppression par des moyens directs et efficaces.

La bonne foi du médecin est encore exposée à un autre écueil. Il est des femmes, qui, jalouses de conserver des charmes qui se flétrissent et de retenir une jeunesse qui s'enfuit, se dissimulent à elles mêmes leur âge, ou le cachent soigneusement aux autres, et cherchent à prolonger artificiellement une évacuation, dont elles regardent la fin comme le terme de leur existence. Ici la méprise peut encore être funeste, et en voulant rappeller le flux menstruel contre le vœu de la nature, on les expose souvent ou a des ménorragies dangereuses, ou à des inflammations et des cancers de l'utérus. Le médecin doit donc

s'armer d'une sage défiance, et se tenir en garde contre les travers de l'amour propre. On peut juger à-peu-près de l'âge des femmes sur leur visage, lors même qu'il est le mieux conservé; on peut interroger les personnes qui les approchent, et enfin lorsqu'on n'a aucun moyen d'éclaircir ses doutes, on va lentement; on gagne du tems, et on attend que les circonstances achèvent d'éclairer.

A l'égard des phénomènes secondaires de l'aménorrhée, l'important est de bien saisir leur véritable caractère, de remonter à l'affection principale, et de ne pas les séparer de la maladie dont ils sont les symptômes. On les voit quelque-fois exciter tant de trouble, qu'on est tenté d'oublier la cause pour ne plus voir que l'effet. Cependant que l'évacuation séxuelle vienne à reparaître: tout ce tumulte s'appaise; l'ordre se rétablit, et à peine reste-t-il quelques traces d'un état, dont le médecin lui même était allarmé quelques heures auparavant. Il faut donc dans la plupart des maladies des femmes diriger spécialement son attention sur les fonctions menstruelles, et si elles sont troublées ou suspendues, si les autres affections datent de l'époque de ces dérangemens, si cha-

que retour périodique les voit se renouveller ou s'accroître, elles en sont certainement une dépendance, et il ne doit y avoir aucun doute à cet égard. On donne ensuite à chacun de ces symptômes le degré d'importance qu'il mérite, soit par son ancienneté, soit à raison des organes qu'il attaque et des désordres qu'il produit.

Article II.

Classification de l'aménorrhée.

Sauvages, qui s'est tant plu à multiplier les genres et les espèces des maladies, a absolument oublié l'aménorrhée dans sa nosologie. Il ne fait mention que de la ménorrhagie, de l'écoulement difficile des menstrues, et de leurs déviations diverses. Ces affections sont rangées dans sa classe des flux ; *fluxus*.

Cullen en a fait un genre, qu'il a placé dans sa classe des suppressions d'évacuations naturelles. Ce genre comprend trois espèces; la rétention des menstrues avant leur première éruption, leur suppression accidentelle, et leur cessation totale à l'âge critique. Cette division a l'avantage de rapprocher des maladies qui sont liées entre elles

par un grand nombre de rapports, mais ce rapprochement est encore incomplet. La ménorrhagie, les déviations menstruelles, et les autres irrégularités de la menstruation, souvent occasionnées par les mêmes causes que l'aménorrhée, marquées par les mêmes symptômes, et se manifestant dans les mêmes circonstances, s'en trouvent séparées par un long intervalle. Les autres nosologistes, tels que Linnée et Sagar, sont tombés dans le même défaut.

La nosographie philosophique a réparé tous ces inconvéniens, en formant un ordre particulier des hémorragies propres aux femmes, et en le composant de deux genres, l'un qui embrasse toutes les anomalies de la menstruation, et l'autre qui retrace tous les phénomènes de l'âge critique. C'est vraiment là une famille de maladies, qu'il n'est pas permis de morceler ni de diviser dans une méthode naturelle.

Nous croyons cependant que la classification de M. Pinel présente encore des imperfections, qu'un examen attentif doit faire rectifier. Il a confondu dans une même espèce la rétention et la suppression des menstrues. Sans doute ces deux affections ont entre elles la plus grande analogie; mais

il nous semble que les retards de la première menstruation et les symptômes qui accompagnent ces retards, ont un caractère particulier qu'il est utile de saisir et de fixer par une description spécifique. Il nous semble aussi que les aberrations du flux menstruel, affection purement secondaire et toujours dépendante de la rétention ou de la suppression des règles, ne devraient pas constituer une espèce dans un système où l'on n'admet avec raison que des maladies primitives. Les nombreux exemples qu'on en trouve dans les auteurs, lui assignent tous ce caractère, et c'est aussi celui que nous croyons devoir lui donner.

Section seconde.

Pronostic de l'aménorrhée.

Les terminaisons de l'aménorrhée varient suivant les causes qui l'ont déterminée, l'ancienneté de sa durée, la nature et l'intensité de ses symptômes. Elles dépendent beaucoup aussi du traitement qu'on adopte ; mais ce n'est point ici que cette considération doit nous occuper ; nous le supposons méthodique et régulier.

1°. Une suppression accidentelle, occa-

sionnée par un agent extérieur, sans aucune disposition interne préalable, peut bien exciter un trouble momentané dans l'économie, mais cède facilement aux remedes indiqués, ou guérit même spontanément et par les seules forces de la nature. Mais il n'en est pas de même de celles qui tiennent à la constitution de l'individu, au genre de vie qui a précédé, à un long état d'épuisement, et sur-tout à des affections morales profondes.

Le tempérament sanguin donné lieu aux accidens attribués à la pléthore, et s'il est fortement prononcé, ces accidens peuvent être terribles. On a vu des péripneumonies et des frénésies si violentes, que les secours les plus énergiques ont été impuissans contre elles. Quelquefois des palpitations et des suffocations effrayantes ont causé subitement la mort. Plus souvent encore les malades ont succombé à des apoplexies soudaines, ou ont été frappées à leur suite de paralysies incurables. L'inflammation de l'utérus est aussi un des effets de la pléthore, et quand elle est vive et forte, elle est presque toujours dangereuse. Chez les sujets moins vigoureux, il se forme des congestions sanguines plus ou moins considé-

rables dans le foie, dans la rate ou dans le poumon ; une inflammation sourde et lente se développe dans ces viscères, en arrête les fonctions, en altère le tissu, et se termine ordinairement par l'hydropisie ou le marasme. Cependant les suites de la pléthore menstruelle ne sont pas toujours à beaucoup près aussi graves. Le plus souvent elles se bornent à des phénomènes peu importans, que de légers secours parviennent à dissiper. Souvent aussi il s'établit des hémorragies salutaires, qui suppléent à l'évacuation utérine, en attendant que les moyens de l'art aient pu la rétablir. Enfin elle trouve quelquefois une solution favorable et vraiment critique dans une fièvre inflammatoire éphémère.

On sait que le tempérament lymphatique imprime aux maladies une lenteur dans leur marche, qui en rend la curation longue et difficile. L'aménorrhée et les affections qui forment son cortège, participent plus ou moins de ce caractère. Elles n'éclatent point d'une manière violente, mais elles se traînent languissamment, si l'on peut parler ainsi, et sont marquées spécialement par la torpeur et l'inertie. Delà leur obstination et les obstacles que pré-

sente leur guérison. On peut cependant se promettre beaucoup d'un genre de vie régulier et d'un régime constamment dirigé contre l'influence secrette de la constitution. Anciennes ou traitées peu méthodiquement, elles dégénèrent quelque-fois en hydropisies variées, ou en fleurs blanches extrêmement rebelles.

Au tempérament nerveux se rattachent toutes les névroses dont nous avons présenté le tableau. Plus la susceptibilité est grande, plus leur développement est rapide et leurs symptômes effrayans. Nous avons vu des exemples terribles de convulsions, de tétanos, d'épilepsie, de manie. Le retour de la menstruation les fait disparaître quelquefois tout à coup et comme par enchantement; mais lorsque le système a été fortement ébranlé, lorsqu'un spasme violent s'est fixé sur l'utèrus, elles résistent à tous les moyens, se jouent de tous les remèdes, et trompent également les efforts du médecin et l'attente des malades. Pour procurer une guérison solide et durable, il faudrait en quelque sorte refaire la constitution, et comment y parvenir, sinon en suivant un régime et en prenant des habitudes absolument opposés à sa tendance naturelle? Sans cette

indispensable précaution, quand même on réussirait à rappeller le flux menstruel, la première émotion un peu vive éprouvée par la malade ne l'arrêtera-t-elle pas de nouveau, et ne verra-t-on pas se reproduire à chaque instant sous mille formes différentes les affections nerveuses dont on la croyait délivrée ?

Mais l'énergie de ces affections sera bien plus grande, leurs retours plus fréquens, leurs racines plus profondes, si la mobilité et l'excitabilité naturelles du système nerveux sont entretenues, fortifiées et exaltées par le genre de vie et l'habitude des sensations vives. C'est principalement ici que se fait sentir le vide des formules et l'impuissance de la pharmacie. Comment des drogues, des médicamens plus ou moins artistement combinés ensemble pourraient-ils détruire l'effet de dispositions anciennes et invétérées, naturalisées dans l'économie, et dont on travaille chaque jour à augmenter la force et à étendre l'influence ? Et les femmes qui en sont les victimes, ne semblent-elles pas destinées à nous avertir par une vie entière de souffrances et d'orages, que les jouissances de la santé ne s'achètent que par la modération et la fuite de tous les excès ?

Des réflexions analogues s'appliquent aux suppressions déterminées par des affections morales profondes. C'est inutilement qu'on cherche à les attaquer par des remèdes, tant que l'action des causes subsiste dans toute sa force. Si on ne peut ni détruire ces causes, ni soustraire les malades à leur influence, l'aménorrhée est certainement incurable ; ses symptômes s'aggraveront de jour en jour, et la terminaison en sera funeste.

Un long état d'épuisement rend aussi la guérison de l'aménorrhée difficile. Cet épuisement peut dépendre de deux causes différentes, ou de misère et de mauvaise nourriture, ou d'excès qui ont usé les forces et ruiné la santé. Dans le premier cas, si le sujet est jeune et doué d'une bonne constitution, un régime restaurant aura bientôt rendu aux fonctions utérines l'activité qu'elles avaient perdue. Le second présente plus d'obstacles. Non-seulement, les organes sont affaiblis, mais leur ressort naturel a été forcé, et il n'est pas facile de les ramener à leur premier état. Il est d'ailleurs des excès qui énervent tout-à-fois et ébranlent fortement le système nerveux. Tel est l'abus des plaisirs de

l'amour. Leur usage modéré facilite la menstruation, la provoque même ou la rend plus abondante, mais leur excès fatigue, épuise et accoutume les organes utérins à un état spasmodique habituel.

2°. Plus l'aménorrhée est ancienne, plus elle est opiniâtre. Attaquée dès son origine, et sur-tout attaquée dans ses causes, elle cède ordinairement avec assez de facilité. Mais lorsque plusieurs mois ou même plusieurs années se sont ecoulés, et que les circonstances auxquelles elle doit son origine persévèrent, la curation est nécessairement longue, difficultueuse, souvent impossible. L'auteur du livre *de morbis mulierum* prétend qu'elle est incurable après six mois de durée. (1). Mais cette assertion inconsidérée trouve sa réfutation dans Hypocrate lui-même. Dans le quatrième livre des épidémies, est rapportée l'histoire d'une jeune fille dont les règles étaient supprimées depuis sept ans, et chez laquelle elles se rétablirent parfaitement à la suite d'évacuations alvines abondantes. Dans le cinquième, il parle aussi de la femme de Gorgias de

(1) Livre premier, chap. 3.

Larisse, attaquée d'une suppression depuis quatre ans, et qui en fut guérie par une grossesse et un accouchement à terme. Il faut avouer cependant que ces cas sont rares, et qu'en général les suppressions anciennes sont extrêmement rebelles.

3°. Enfin la nature et l'intensité des symptômes influent beaucoup sur la terminaison de l'aménorrhée. Des affections fugaces et légères n'arrêtent en aucune manière sa guérison ; mais si elles ont agi fortement et persévéramment sur les organes, si elles y ont produit des altérations graves, il en résulte de nouvelles maladies plus importantes que la première, qui compliquent sa marche et la rendent incurable. Tels sont les squirres et les cancers de l'utérus et des mammelles, les engorgemens des viscères, la phtisie pulmonaire déclarée. D'un autre côté, les affections nerveuses, lorsqu'elles ont été violentes et fréquemment renouvellées, empruntent de l'habitude une force si puissante, qu'il est presque impossible d'y soustraire entièrementles malades. Nées des troubles de l'utérus, elles réagissent à leur tour sur cet organe, fortifient le désordre de son action, et par ce déplorable enchaînement, la cause et l'effet s'entretiennent l'un par l'autre, et se prêtent un appui réciproque.

CHAPITRE IV.

Traitement de l'Aménorrhée.

Le traitement de l'aménorrhée est ou préservatif. ou curatif.

Première section.

Traitement préservatif.

Le traitement préservatif embrasse deux indications : empêcher le développement des causes prédisposantes, et prévénir, autant qu'il est possible, l'action des causes occasionnelles.

Article premier.

Empêcher le développement des causes prédisposantes.

Les causes prédisposantes éxistent ou dans le tempérament, ou dans l'éducation et le genre de vie. Il n'est pas possible de choisir son tempérament, mais il est possible d'en corriger ou d'en atténuer l'influence, s'il

est vicieux ; de la fortifier ou de la seconder, s'il est favorable. Or les moyens d'atteindre ce but, se puisent tous dans l'éducation et le genre de vie, dépendent tous de la direction qu'on imprime à l'un et à l'autre. Opposer leur action à celle du tempérament, ou la faire marcher dans le même sens, c'est là tout le secret de ce genre de traitement. Quelques détails relatifs aux différentes espèces de tempéramens, montreront l'application de ces principes.

1.° Tempérament sanguin. Respirer un air pur, mais tempéré ; s'accoutumer de bonne heure aux vicissitudes atmosphériques, et si cette habitude n'a pas été prise, éviter autant qu'on le peut le passage trop subit du chaud au froid, du sec à l'humide ; s'interdire absolument l'usage de ces foyers mobiles, quelquefois remplis de charbons ardens, qu'on introduit et qu'on garde sous ses vêtemens ; se couvrir légèrement, mais uniformément, et ne pas exposer de préférence aux impressions extérieures les parties les plus délicates et les plus sensibles ; prendre de tems en tems quelques bains demi-tièdes ; ne pas se charger d'alimens trop nourrissans ni trop abondans ; préférer les subs-

tances végétales et restreindre la quantité des substances animales ; éloigner les préparations excitantes et les assaisonnemens de haut goût ; ne boire que peu de vin, le choisir léger, et y mêler toujours beaucoup d'eau ; proscrire les liqueurs alcoholiques ; ne se permettre le café qu'en petite quantité, et qu'autant que l'habitude en a fait un besoin ; faire usage dans les chaleurs de limonades ou de boissons doucement acidulées ; favoriser les sécrétions de tout genre, les solliciter même par des moyens simples, lorsque la marche en est rallentie ou suspendue ; fuir l'oisiveté de la vie sédentaire, sans cependant se livrer à des exercices trop violens ; modérer sagement la durée de son sommeil ; se préserver des émotions vives, et se dérober aux objets et aux circonstances qui peuvent les exciter ou les renouveller trop fréquemment, telles sont à peu-près les règles que les personnes de ce tempérament doivent s'imposer. Par-là, le système sanguin ne sera pas surchargé d'une quantité surabondante de liquide ; la circulation se fera facilement ; les couloirs seront libres, et si un accident imprévu vient à arrêter le cours du sang menstruel,

les phénomènes de la pléthore seront peu marqués, et l'équilibre se rétablira sans peine.

2.° Tempérament lymphatique. Régime tout opposé : air vif et sec ; éloignement des habitations humides et obscures ; insolation fréquente ; vêtemens qui retiennent le calorique sans trop charger le corps ; bains froids, mais abstinence des bains tièdes ; alimens toniques et excitans ; préférence de ceux où domine la matière extractive ; usage habituel, quoique modéré, d'un vin généreux ; boissons légèrement stimulantes et diaphorétiques ; frictions sèches, propres à fortifier l'organe de la peau et à faciliter les excrétions cutanées ; exercices multipliés, variés sous toutes les formes, et habitude de s'y livrer contractée dès l'enfance ; bornes étroites imposées au sommeil, et efforts continuels pour combattre le penchant naturel au repos et à la paresse ; sensations extérieures assez fortes pour donner l'éveil à une sensibilité obtuse et languissante, et cependant assez modérées pour ne pas jetter le trouble dans les fonctions nerveuses. Tout le système est frappé d'inertie ; tout doit tendre à ranimer et à augmenter son activité.

3.° Tempérament nerveux. Ici on a un double but à atteindre ; fortifier le système musculaire, diminuer la susceptibilité nerveuse. Les mêmes moyens y sont propres ; la même route y conduit. On cherchera un air doux, tranquille, et même un peu humide. On habitera les vallées et le voisinage des eaux courantes préférablement aux lieux élevés. Il est extrêmement important d'être habituée dès l'enfance aux variations de température, aux impressions opposées des objets extérieurs, et lorsqu'une tendresse aveugle ou une constitution trop délicate ont fait négliger cette salutaire précaution, il faut redoubler de soins et d'attentions pour se mettre à l'abri de leur influence. C'est principalement dans cette circonstance que des habillemens incomplets ou trop légers peuvent être nuisibles, et qu'en sacrifiant à une mode indécente, on expose en même tems sa santé et quelquefois sa vie. On fera souvent usage de bains tièdes ; ils calment et préviennent l'érétisme. On bannira de son régime tous les alimens stimulans, toutes les viandes chargées de matière extractive ; on préférera celles des jeunes animaux, celles dont la base principale

est la gélatine. On excluéra aussi la trop grande quantité de végétaux farineux, dont la digestion difficile donne lieu au développement de flatuosités incommodes et fatiguantes. On se contentera des préparations les plus simples; point de mets recherchés; point d'aromates forts dans les assaisonnemens. On ne prendra que peu ou point de vin, et toujours étendu de beaucoup d'eau On s'interdira sévèrement toute liqueur alcoholique. La boisson la plus ordinaire sera de l'eau, ou pure, ou édulcorée avec un syrop mucilagineux et rafraichissant, tel que celui d'orgeat ou de capillaire. On appellera les forces de la vie sur l'organe musculaire par des exercices de tout genre; courses et jeux variés dans l'enfance, longues promenades dans un âge plus avancé, travaux corporels modérés, mais cependant suffisans pour causer une légère fatigue, et disposer au sommeil. Ce n'est point ici qu'il faut songer à en limiter strictement la durée; dormir est le besoin et le soulagement des personnes nerveuses. Enfin on aura soin par dessus tout de ne s'entourer que de sensations douces, que de plaisirs uniformes et réglés, et cette habitude sera prise

dès le premier âge ; on évitera toutes les agitations et toutes les secousses ; on préviendra le développement des passions orageuses en fuyant les occasions et les objets propres à les faire naître ; en un mot, on fera toute l'étude de sa vie de maintenir le calme dans ses sens et la paix dans son cœur.

Ces régles générales peuvent néanmoins recevoir quelques modifications importantes. Le tempérament nerveux peut exister, ou avec excès du systême sanguin, ou avec excès du systême lymphatique. Dans le premier cas, les caractères du tempérament sanguin, combinés jusqu'à un certain point avec ceux qui lui sont propres, composent une constitution mixte, où se marquent spécialement la vivacité des mouvemens, l'ardeur des passions, l'énergie des excitans internes. Ici, il est évident qu'il faut insister principalement sur les bains tièdes, les adoucissans, les délayens, et en général sur tout ce qui peut détendre et relâcher. Dans le second, le développement du systême lymphatique semble étendre et développer aussi la pulpe nerveuse, et lui communiquer une susceptibilité tellement exquise, que les stimulans externes les plus

légers suffisent quelquefois pour déterminer des convulsions ou d'autres accidens spasmodiques. Là, l'indication la plus directe est de fortifier sans irriter. On préferera les bains froids aux bains tièdes ; on restreindra l'usage des boissons délayantes ; on fera des frictions répétées sur l'organe cutané, et on multipliera sur-tout les exercices corporels.

4°. A l'égard des personnes qu'un heureux mêlange des systêmes ramène sans cesse à l'équilibre et à l'harmonie des fonctions, elles ne sont point obligées de s'astreindre aussi sévèrement aux lois rigoureuses du régime. Une exactitude minutieuse ne servirait qu'à leur imposer une gêne fatiguante et inutile. Elles doivent se borner à éloigner tous les excès, sur-tout les excès habituels, et à ne pas détruire par leur imprudence les bienfaits qu'elles ont reçu de la Nature.

5°. Constitution irritable de l'utèrus. Les moyens indiqués pour combattre l'influence du tempérament nerveux, le sont également pour affaiblir l'excessive sensibilité du systême utérin. Il faut cependant y joindre encore quelques précautions particulières : envelopper d'une vigilance assidue les mou-

vemens, les habitudes, les liaisons de l'enfance ; lui dérober toutes les images, tous les spectacles, toutes les conversations, et toutes les lectures qui pourraient éveiller en elle des besoins nouveaux, ou exciter des désirs précoces ; craindre dans un âge plus avancé l'effervescence des passions amoureuses, et les tenir toujours renfermées dans l'enceinte étroite de la modération ; enfin ne se livrer aux plaisirs qu'avec retenue, et ne pas empoisonner ses jouissances par l'abus.

6°. Défaut de sensibilité de l'utérus. Même indication à suivre que pour le tempérament lymphatique ; régime fortifiant et tonique ; bains de siège aromatiques ; insister principalement sur l'exercice, et préférer l'équitation à tout autre.

Article II.

Prévenir l'action des causes occasionnelles.

Nous en avons reconnu de deux sortes ; les unes qui agissent d'une manière lente ; les autres qui éclatent subitement et au moment de la menstruation.

1°. *Causes qui agissent lentement.* Il n'est pas toujours possible de se soustraire à leur influence, parce qu'elles sont souvent

attachées aux circonstances au milieu desquelles on vit. Cependant, lors même qu'on s'y trouve inévitablement assujetti, il est encore des moyens d'en diminuer ou d'en affaiblir les funestes effets. Au sein de la misère, par exemple, ne peut-on pas encore lutter avantageusement contre elle, par un certain choix dans ses alimens, par des soins assidus de propreté, par une vie réglée, par des alternatives suffisantes d'exercice et de repos, et enfin par le courage et la résignation qui aident à supporter l'infortune ? Lorsqu'on éprouve les premières atteintes d'un amour dont on prévoit le malheur, ne doit-on pas lui opposer la résistance de la raison, et l'étouffer, pour ainsi dire, dès sa naissance ? Ne peut-on pas également par des précautions semblables, arrêter ou du moins suspendre l'action des autres affections morales? Quant aux écarts de régime, il est bien évident que non-seulement on a la faculté de s'en abstenir, mais que la sagesse le commande toujours.

5°. *Causes qui agissent subitement.* Tout se réduit ici, d'une part, à éviter pendant la menstruation les impressions extérieures vives, et principalement celles de froid et

d'humidité ; et de l'autre, à se préserver autant qu'il est possible, de tout mouvement de frayeur et d'emportement, ou de chagrins violens et inattendus. Les femmes ne doivent pas oublier, ni laisser oublier aux personnes qui les entourent, qu'à ces époques leur sensibilité est beaucoup plus grande, qu'elle s'ébranle au moindre objet, et qu'on leur doit alors des soins et des ménagemens qui seraient inutiles dans tout autre tems.

Section II.

Traitement curatif.

La ressource de l'empyrisme et de l'ignorance a toujours été d'appliquer un seul et unique reméde à toutes les circonstances et à toutes les variétés d'une maladie. On se trouve dispensé par là d'en approfondir les causes, d'en étudier la marche, d'en saisir le véritable caractère, et il est extrêmement commode de s'épargner ce travail. D'un autre côté, le public, et les femmes surtout, avides de recettes prétendues infaillibles, et les colportant par tout avec une zèle infatigable, secondent merveilleusement par leur crédulité l'adresse du char-

latanisme, et enchérisent même quelquefois sur ses promesses. Il faut convenir aussi qu'il est bien plus facile de prendre quelques pilules et quelques drogues, que de réformer son train de vie, de s'assujettir à un régime sévère, et on conçoit que le médecin qui l'exige, a nécessairement tort. C'est à toutes ces raisons qu'on doit attribuer l'usage malheureusement trop répandu des emménagogues dans les suppressions menstruelles. Les recueils d'observations attestent par des faits nombreux le danger de leur abus. Nous les avons vu produire des symptômes nerveux effrayans, des ménorrhagies funestes. (1) Quelque fois ils déterminent des inflammations de viscères, ou préparent des maladies chroniques incurables. Il existait en l'an 8 à l'hospice de la salpétrière une femme chez laquelle ils avaient provoqué la formation d'un squirre au pylore. Le médecin prudent et instruit évite d'aussi graves inconvéniens. Il étudie la maladie avant de la traiter, et ses moyens sont toujours en rapport avec les diverses circonstances qu'elle présente. C'est aussi la méthode que nous voulons proposer pour modèle, et dont nous allons essayer d'indiquer les bases.

(1). Observations 7e. et 9e.

Le traitement de l'aménorrhée doit varier suivant ses causes occasionnelles, ses causes prédisposantes, et les symptômes dont elle s'accompagne.

ARTICLE PREMIER.

Variations du traitement, suivant les causes occasionnelles.

Pour commencer par les cas les plus simples, nous allons d'abord examiner le traitement qui convient aux suppressions déterminées par des causes subites, indépendamment de toute disposition antérieure; nous passerons ensuite à celles qui dépendent de causes anciennes et compliquées.

PARAGRAPHE PREMIER.

Suppressions subites.

Les suppressions subites présentent deux indications à remplir à l'instant même; rappeller les règles; calmer les symptômes, s'ils sont trop violens.

1°. On rappelle les règles par différens procédés

procédés. S'il n'y a point d'accidens graves, et que la suppression dépende uniquement d'une impression de froid ou d'humidité, des pédiluves chauds, accompagnés d'une boisson légèrement diaphorétique, comme une infusion de fleurs de tilleul ou de sureau, suffisent souvent pour en obtenir le retour. Si l'on ne réussit pas, on y joindra des demi-bains où des bains de siége. Enfin un des moyens les plus puissans est l'application de plusieurs sangsues à la vulve. Il est rare que cette application ne soit pas suivie d'un effet prompt et heureux. Les douleurs lombaires, le sentiment de pésanteur dans la région de la matrice en indiquent la nécessité et en appellent l'usage. La saignée du pied remplit le même but, mais avec moins de certitude. L'une et l'autre doivent toujours être précédées de bains locaux quand il y a douleurs et tension spasmodique dans les organes utérins. On y joint aussi fort utilement alors des fomentations émollientes et légèrement narcotiques sur la région hypogastrique. Les mêmes moyens conviennent, quand la suppression a été déterminée par des impressions morales vives. Il faut seulement avoir soin de détruire ou d'éloigner la cause, d'en affaiblir l'effet sur l'esprit de la

malade, et d'insister principalement et avant tout sur les bains et sur les calmans.

Il est des praticiens qui ne craignent pas dans ces sortes de cas d'employer des substances très-actives, telles que les huiles essentielles de rue et de sabine. Les personnes disposées à la pléthore ou d'une constitution irritable, en ont éprouvé plus d'une fois des suites fâcheuses. On ne peut s'en promettre quelques succès, que lorsqu'il n'existe absolument aucun signe d'irritationet de spasme, ce qui est extrêmement rare, et encore ne doit on y recourir alors qu'après l'usage préalable des pédiluves chauds et des saignées locales, et qu'en les associant à des substances mucilagineuses et calmantes, pour en atténuer et en affaiblir les effets.

Un autre moyen très-efficace pour provoquer le retour des règles, c'est l'électricité. Quand elle est appliquée à propos et convenablement, son succès est presque infaillible. La meilleure méthode à suivre pour l'administrer, est celle qui, a l'aide d'une baguette de communication avec le conducteur d'une part, et d'une pointe de l'autre, dirige le courant électrique a travers l'utérus. (1). Par là l'uction du

(1). On peut voir les détails de ce procédé dans l'encyclopédie méthodque art. *électricité médicale.*

fluïde est bornée à la partie qui en a seule besoin, sans que les autres en ressentent l'influence.

L'usage de l'électricité doit cependant, pour n'entraîner aucun inconvénient, être limité à certains cas, et assujetti à certaines règles. Mauduyt lui même les a posées, et nous ne pouvons faire mieux que de le citer ici :

« Dans les cas où la pléthore est très-
« considérable, où le sang porte à la tête,
» ou à la poitrine, où il y a à craindre l'apo-
» plèxie ou le crachement de sang, il ne
» serait pas raisonnable de commencer par
» employer l'électricité qui rarifie, qui don-
» ne de l'impulsion au sang; et avant d'y
» avoir recours, il faudrait remèdier à la
» pléthore par les évacuans. Ce serait de
» même ne pas procéder sagement, de dé-
» buter par l'électricité, quand la suppres-
» sion est due à trop de tension et d'érétis-
» me, et elle ne doit alors être employée,
» qu'après des remèdes relâchans, tels que
» les demi-bains, les boissons délayantes.

« Mais lorsque la suppression est due à
» l'atonie, ou qu'elle a été produite par
» quelque cause accidentelle, comme peur,
» passion quelconque, réfroidiment, et que

» l'organe n'est pas d'ailleurs dans un état
» d'érétisme, que la pléthore n'est pas trop
» considérable, l'électricité peut - être mise
» en usage sans précaution antécédente, et
» c'est dans ces cas sur-tout qu'elle réussit
» parfaitement. »

2o. Les symptômes violens qui éclatent quelque fois au moment de la suppression, dépendent ordinairement ou de pléthore, ou d'affections nerveuses. On calme les premiers par des saignées repetées, et on en proportionne le nombre à leur intensité et et à la force des malades. S'il y avait oppression très-forte ou assoupissement opiniâtre, on pourrait appliquer avec avantage un large vésicatoire. Si les symptômes sont purement nerveux, excitans externes et anti - spasmodiques variés ; respiration d'ammoniaque ou d'acide acétique ; assa-fœtida en lavement et à l'intérieur ; potions ou l'on fait entrer l'éther, le camphre, et surtout l'extrait aqueux d'opium, dont on ne doit pas craindre d'élever un peu la dose; linges trempés dans sa dissolution et appliqués sur le bas-ventre ; bains entiers où l'on fait rester la malade jusqu'à ce que le trouble soit appaisé. On a soin en même tems de la rassurer et de calmer son agitation par

des propos consolans ; on éloigne d'elle les objets qui ont pu l'effrayer, et on ne l'entoure que de personnes et d'impressions qui lui soient agréables.

Si la suppression persévère ou ne cède qu'imparfaitement, elle exige des secours plus étendus, et rentre dans la classe de celles dont nous allons nous occuper.

Paragraphe II.

Suppressions lentes, ou qui persévèrent plus ou moins long-tems.

Il y a ici deux choses à considérer, le retour des époques menstruelles, les intervalles qui séparent ces époques.

Les époques menstruelles sont ordinairement marquées par l'exaspèration des lymptômes et sur-tout des symptômes utèrins. C'est ce moment qu'il faut choisir pour placer utilement des moyens actifs. L'application des sang-sues, par exemple, n'agit efficacement, que lorsque des signes de congestion vers l'utèrus annoncent que la nature fait effort pour en rétablir les fonctions périodiques. C'est cet effort qu'il s'agit de seconder ; on n'obtient rien, quand on le sollicite dans un tems où il ne doit pas exister, et

si on réussit quelque-fois à provoquer la menstruation, on ne fait le plus souvent qu'augmenter par là le désordre, et éloigner la guérison. Le travail de la nature se partage alors entre l'ancienne et la nouvelle époque; son action affaiblie ne produit plus que des secousses inutiles ou des résultats incomplets, et le médecin lui-même, troublé dans sa marche et ne sachant plus quand il doit agir, se trouve réduit à d'impuissans et pénibles tâtonnemens. Ce que nous disons de l'application des sang-sues, convient également à la saignée du pied, et à tout autre moyen qui tendrait au même but. Au reste, ceux que nous avons indiqués pour les suppressions subites, doivent trouver ici leur place, avec les modifications qu'exigent les tempéramens et les circonstances.

Mais c'est principalement le retour naturel et spontané des règles qui doit faire l'objet principal des efforts du médecin. Les menstruations artificielles peuvent bien procurer un soulagement éphémère, mais ne peuvent jamais le suppléer. Or c'est dans les intervalles des époques menstruelles qu'il faut s'attacher à le préparer, et nous devons le dire sans détour, on n'y réussira jamais complettement, que pa

l'éloignement des causes occasionnelles, et l'observation exacte d'un régime proportionné à l'état où l'on se trouve.

Si l'aménorrhée tient à un épuisement général causé ou par des maladies antérieures, ou par le défaut de nourriture et l'excès de travail, il est bien évident que la seule chose à faire est de réparer les forces par des alimens nourrissans et un régime fortifiant. Il faut sur-tout ici s'abstenir de la saignée, même locale à l'époque menstruelle, parce qu'elle ne ferait qu'augmenter l'atonie du système, et pourrait peut-être déterminer une ménorrhagie mortelle. S'il existe des hémorragies ou d'autres évacuations débilitantes, on commencera par les réprimer. Si la faiblesse a été amenée par l'abus des plaisirs de l'amour, il faut calmer en même tems qu'on restaure : des toniques proprement dits ne feraient qu'irriter inutilement. On se contentera de joindre à la cessation absolue de toute approche virile une nourriture douce et réparatrice, des bains froids, et un exercice modéré. Lorsqu'une fois le retour des forces et de la santé sera parfait, celui des règles ne tardera pas à le suivre,

Les suppressions qui dépendent de causes morales sont celles qui présentent le plus de difficulté. Tant que la cause subsiste, le mal subsiste également et s'accroît de sa durée même : or souvent il n'est possible, ni de détruire des causes de cette nature, ni d'arracher les malades à leur influence. Ce n'est cependant qu'à l'une ou à l'autre de ces deux conditions qu'est attachée la guérison. Une jeune personne est-elle en proie à un amour malheureux? Le premier de tous les remèdes serait certainement de l'unir à l'objet de sa passion. Mais des raisons de famille ou des obstacles étrangers peuvent y opposer une barrière insurmontable. Quel parti prendre alors ? Ce serait bien envain qu'on multiplierait les formules et les médicamens ; le régime physique et moral offre seul des ressources efficaces. Séparation absolue de l'objet aimé ; éloignement de tout ce qui peut retracer des images ou rappeller des souvenirs douloureux ; soins consolans de l'amitié ; affections douces substituées aux passions qui ont déchiré l'ame ; changement de séjour habituel ; voyages aux eaux minérales ; promenades fréquentes ; travaux corporels modérés ; plaisirs variés ; habileté

à procurer des distractions et à faire naître des goûts nouveaux ; choix d'alimens rafraîchissans, légers, et cependant nourrissans ; tels sont les véritables moyens de succès, les seuls qui attaquent la maladie dans son principe, les seuls enfin qui méritent la confiance de parens sages et de médecins éclairés. On appliquera une méthode semblable aux cas analogues. On dirigera tous ses efforts contre l'affection dominante, contre les chagrins secrets, et si l'on ne peut en tarir la source, on cherchera du moins à les tromper, à les affaiblir peu à peu ; et à donner une autre direction aux mouvemens et aux forces de la vie.

Lorsque l'aménorrhée est due à des écarts de régime ; il ne reste encor qu'une seule marche à suivre, c'est de revenir à l'observation des lois qu'on a violées, et d'y revenir avec une exactitude d'autant plus sévère, que leur violation a été plus longue et plus habituelle. A-t-on vécu dans la bonne chère et dans les festins ? S'est-on abandonné à une mollesse oiseuse, à un sommeil excessif ? Il faut diminuer la quantité de ses alimens, les choisir moins nourrissans, prendre quelques boissons laxatives, res-

treindre son sommeil, s'accoutumer à l'exercice et en faire chaque jour davantage. A-t-on abusé des substances aromatiques et stimulantes ? Il faut les bannir de son régime, et y substituer une nourriture douce, l'usage du lait, quelques émulsions, des bains tièdes. Habite-t-on dans des lieux humides, dans un air marécageux ? Il faut choisir un séjour plus sain et un air plus pur, et si des circonstances impérieuses y retiennent, il faut du moins en combattre l'influence par des courans d'air, des feux sagement distribués, des fumigations aromatiques ou acides, beaucoup d'exercice corporel, des frictions sur les jambes et les cuisses, l'insolation, un règime tonique. Tout traitement qui n'est pas fondé sur ces principes, doit nécessairement échouer. C'est une étrange illusion de s'imaginer que de simples préparations pharmaceutiques feront évanouir en un instant de longues altérations et de longs désordres, tandis qu'on s'obstine à fortifier et à perpétuer les causes qui les ont produites.

Article II.

Variation du traitement suivant les causes prédisposantes.

Les causes prédisposantes, ainsi que nous

l'avons vu, dépendent du tempérament et du genre de vie.

La diversité des tempéramens exige quelques précautions dans le choix des moyens à employer, soit au moment de la menstruation, soit dans les intervalles des époques menstruelles.

C'est principalement aux tempéramens sanguins que conviennent l'application des sang-sues et la saignée du pied. Il en résulte un dégorgement local plus ou moins considérable, qui du moins soulage beaucoup la malade, s'il n'amène pas la guérison. Mais les symptômes de pléthore peuvent être tels, qu'on soit forcé de recourir à la saignée avant l'époque menstruelle. On la pratique alors indifféremment au pied ou au bras. Comme on ne se propose pas d'autre but que de diminuer la quantité du sang, et de faciliter le jeu de la circulation, une évacution quelconque est suffisante. On y joint des boissons rafraîchissantes et légèrement laxatives. Les eaux minerales acidules, vantées par quelques praticiens, peuvent encore être placées ici fort avantageusement.

Nous ne devons cependant pas taire que les saignées locales, quelqu'avantageuses

qu'elles puissent être dans le plus grand nombre des cas, ne le sont pas également dans tous. Il est prouvé par l'expérience que lorsque la congestion utérine est très-considérable, et que tout l'effort du sang paraît se diriger vers la matrice, l'application des sang-sues seconde cet effort, et augmente encore la congestion existante. On a vu des inflammations violentes déterminées par elle dans de semblables circonstances. La prudence commande alors de faire avant tout une ou plusieurs saignées du bras, et de n'en venir aux saignèes locales, qu'après avoir opéré une évacuation générale suffisante.

Les tempéramens lymphatiques sont les seuls qui appellent des secours un peu actifs. C'est-là que des emménagogues, ménagés sagement et avec discrétion, peuvent devenir utiles, sur-tout si la suppression est ancienne. On commence alors par les plus doux; infusions aromatiques et amères; fleurs de camomille, d'armoise, d'absynthe, de safran; écorce de citron, etc. On passe ensuite aux préparations martiales, surtout s'il y a pâleur et mauvaises digestions; limaille de fer, vin chalybé, eaux minérales ferrugineuses. On y joint des lavemens

stimulans, des fumigations aromatiques, des fomentations de même nature sur la région hypogastrique. On donne quelques purgatifs irritans, où l'on fait entrer l'aloës et le jalap à petites doses. Enfin l'on vient dans quelques cas aux substances les plus énergiques, telles que la rue, la sabine, l'ellébore noir; mais on ne s'y détermine qu'à la dernière extrêmité, et encore ne les essaie-t-on qu'en tâtonnant, à doses très-faibles, et avec toute les précautions que commande la prudence. L'électricité peut les suppléer efficacement et avec bien moins de danger. On ne court aucun risque de l'appliquer ici, et on peut y insister sans inconvénient. Les saignées ne doivent être employées non plus qu'avec beaucoup de réserve. On ne peut se les permettre qu'au moment de la menstruation, lorsqu'il y a des symptômes de congestion utérine, et qu'il faut aider le mouvement de la nature.

Les tempéramens nerveux exigent une marche bien opposée. Tous moyens irritans, quels qu'ils soient, doivent être sévèrement proscrits. Boissons adoucissantes et doucement apéritives, petit-lait clarifié, eaux minérales acidules, émulsions d'amandes douces, narcotiques à dose propor-

tionnée à la force des symptômes nerveux, bains tièdes fréquemment répetés, exercices multipliés, fidélité à toutes les règles de régime que nous avons tracées, tel est le cercle où l'on doit se renfermer, si l'on ne veut pas donner lieu à des accidens plus graves que ceux qui existent. On n'usera que sobrement de la saignée, même locale, à moins que la malade ne soit en même tems sanguine, et que des signes de pléthore ne la rendent nécessaire.

On suivra la même méthode lorsqu'on aura à traiter des organes utérins très-irritables, et disposés au spasme. Seulement on insistera davantage sur les remèdes locaux; bains de siège émolliens, fomentations adoucissantes et narcotiques, vapeurs de même nature. On donnera à une dose plus forte les syrops d'opium et de nymphœa. On prolongera d'autant plus l'usage de ces moyens, que l'irritation sera plus vive, plus ancienne, et qu'elle aura été augmentée par le genre de vie ou par l'abus des emménagogues.

Par une raison contraire, la longueur et l'inertie des fonctions utérines sollicitent des stimulans et des toniques, soit généraux, soit locaux. Ce que nous avons dit

plus haut suffit pour en indiquer le choix et en diriger l'application.

Quant au genre de vie, lorsqu'il est déreglé, et que ce dérèglement, fortifié par une longue habitude, fortifie à son tour la pente naturelle du tempérament, il est extrêmement difficile d'obtenir une guérison parfaite. Le tems seul et le retour persévérant aux lois du régime peuvent en donner l'espérance. Nous avons exposé ces lois avec détail, et nous ne nous engagerons point ici dans d'inutiles répétitions. Il suffira d'avertir que l'observation minutieuse de ces lois et la réforme entière des désordres antérieurs sont indispensables, et que vouloir s'en affranchir, c'est se condamner à des souffrances sans terme et à des maladies sans espoir de guérison.

Article III.

Variations du traitement suivant les symptômes.

Nous avons déjà remarqué que la plûpart des affections secondaires de l'aménorrhée s'évanouissaient ordinairement avec elle, sans laisser, pour ainsi dire, aucune trace de leur existence. Il en résulte bien

évidemment qu'elles n'ont besoin d'aucun traitement particulier. Ce n'est donc point la médecine symptômatique que nous venons recommander ici ; nous avouons son impuissance et son inutilité. Nous prétendons seulement qu'il se développe quelquefois dans cette maladie des symptômes d'une violence ou d'une importance telle, qu'ils deviennent de véritables complications, et exigent une combinaison spéciale de moyens.

Les phlegmasies aigues, par exemple, telles que la frénésie, la péripneumonie, sollicitent avant tout des saignées abondantes à la vulve. Mais la congestion cérébrale ou pulmonaire peut être si forte, qu'on soit obligé d'en faire en même tems soit au bras, soit à la jugulaire, soit à l'artère temporale, afin d'opérer un dégorgement plus prompt et plus efficace. On doit y associer les autres remèdes employés ordinairement contre ces maladies.

Le traitement des hémorragies supplémentaires demande beaucoup de prudence et de discrétion Si elles ne nuisent point à la santé; si elles n'attaquent point des organes trop délicats, si elles sont anciennes surtout, le mieux est d'abandonner la chose à

la

la nature. Si au contraire on a lieu de craindre qu'elles ne déterminent uue irritation fâcheuse dans les parties qui en sont le siége, et si déjà la santé en est altérée, il faut tâcher d'en délivrer les malades. Mais on doit bien se garder de les arrêter subitement par des astringens intérieurs ou topiques; ce serait s'exposer à tous les accidens qui accompagnent les suppressions menstruelles : le traitement direct de l'aménorrhce est le seul qu'il soit permis de suivre. Lorsque le flux menstruel sera rétabli, toutes les hémorragies supplémentaires disparaîtront d'elles-mêmes, ou pourront être supprimées sans aucun inconvénient. On se bornera en attendant à adoucir ou à pallier par des moyens appropriés les symptômes particuliers qu'elles occasionnent.

Quelque violente que puisse être quelquefois l'explosion des affections nerveuses, tout leur traitement se réduit à celui de l'aménorrhée, avec les modifications indiquées pour les tempéramens nerveux. On tâchera seulement de calmer les secousses les plus fortes par des anti-spasmodiques donnés à propos.

Les maladies cutanées ont assez souvent un caractère critique, au moins pour chaque

menstruation qu'elles remplacent. Il ne faut donc point les troubler par des répercussions imprudentes, mais diriger toutes ses vues vers le rappel du flux menstruel. Son rétablissement guérira tout.

A l'égard des maladies lymphatiques proprement dites, telles que la phtisie, le cancer, l'hydropisie, tant qu'elles ne sont qu'à leur premier degré, on peut encore se flatter de les voir céder en même tems que l'aménorrhée. Mais si elles sont anciennes, si elles ont produit des altèrations profondes dans les organes, on ne doit plus les considérer comme purement symptômatiques et leur marche devient absolument indépendante de l'affection première.

F I N.

TABLE

DES CHAPITRES.

PLAN DE L'OUVRAGE. . . . Pages 1
CHAPITRE PREMIER. *Histoires particulières de suppressions menstruelles.* 5
I. SÉRIE. *Suppressions avec affections utérines.* 7
IIe. SÉRIE. *Supressions suivies de fièvres.* 10
IIIe. SÉRIE. *Suppressions suivies de phlegmasies.* 17
IVe. SÉRIE. *Suppressions suivies d'hémorragies* 28
Ve. SÉRIE. *Suppressions suivies de névroses* 39
VIe. SÉRIE. *Suppressions avec maladies cutanées et lymphatiques.* . . 56
CHAPITRE II. *Histoire générale de l'aménorrhée.* 64

Ire. SECTION. *Causes de l'aménorrhée* . . . . . Pages 64
ARTICLE Ier. *Causes prochaines* . . . idem.
ARTICLE II. *Causes prédisposantes.* . . 66
PARAGRAPHE Ier. *Constitution générale de l'individu.* . . . . . id.
— — II. *Constitution particulière des organes utérins.* 69
— — III. *Education.* 71
— — IV. *Genre de vie.* 75
ARTICLE III. *Causes occasionnelles* . . 78
PARAGRAPHE Ier. *Causes qui agissent d'une manière lente.* 79
— — II. *Causes qui agissent d'une manière subite au moment même de la menstruation.* 80
IIe. SECTION. *Symptômes de l'aménorrhée* 81
Ire. SÉRIE. *Symptômes locaux.* . . . 82
IIe. SÉRIE. *Symptômes généraux.* . . id.
ARTICLE IIe. *Nature et rapports des symptômes de l'aménorrhée.* . . . 84
CHAPITRE III. *Considérations sur le Diagnostic et le pronostic de l'aménorrhée.* 101
Ire. SECTION. *Diagnostic de l'aménorrhée* 102
ARTICLE Ier. *Diagnostic proprement*

dit. . . . . . Pages 102
ARTICLE II. *Classification de l'aménorrhée.* 106
IIe. SECTION. *Pronostic de l'aménorrhée* 108
CHAPITRE IV. *Traitement de l'aménorrhée.* 116
Ire. SECTION. *Traitement préservatif.* . . . . . id.
ARTICLE Ier. *Empêcher le développement des causes prédisposantes.* . . . id.
ARTICLE II. *prevenir l'action des causes occasionnelles* 124
IIe. SECTION. *Traitement curatif.* . . 126
ARTICLE Ier. *Variations du traitement suivant les causes occasionnelles.* . . . 128
PARAGRAPHE. Ier. *Suppressions subites* . . . . . id.
— — II. *Suppressions lentes* . . 133
ARTICLE II. *Variations du traitement suivant les causes prédisposantes.* . . . 138
ARTICLE III. *Variations du traitement suivant les symptômes.* 143